

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 6 (2009)

The Relevance of the History of Modern Greek Society and Culture for Comparative and International History

The  Historical Review
La Revue  istorique



VOLUME VI (2009)

Institut de Recherches Néohelléniques
Fondation Nationale de la Recherche Scientifique

Institute for Neohellenic Research
National Hellenic Research Foundation

Grégoire Zalykis. Face à trois grands philologues français sur la prononciation du grec (1809-1810)

Vivi Perraky

doi: [10.12681/hr.240](https://doi.org/10.12681/hr.240)

To cite this article:

Perraky, V. (2010). Grégoire Zalykis. Face à trois grands philologues français sur la prononciation du grec (1809-1810). *The Historical Review/La Revue Historique*, 6, 53-97. <https://doi.org/10.12681/hr.240>

GRÉGOIRE ZALYKIS.
FACE À TROIS GRANDS PHILOLOGUES FRANÇAIS
SUR LA PRONONCIATION DU GREC (1809-1810)

Vivi Perraky

RÉSUMÉ: Sous le Premier Empire, le *Dictionnaire françois-grec* (1809) de Zalykis a suscité dans la presse française trois comptes-rendus, de la part des hellénistes les plus connus de l'époque. Ces savants, adeptes de la prononciation actuelle des Grecs, ont critiqué les positions érasmiennes de Zalykis, en des termes qui montrent la radicalité du débat qualifié à l'époque de "schisme philologique": l'acte de ne plus vouloir consentir à transmettre, à enseigner la langue grecque par la diction érasmienne, révèle en réalité deux pratiques qui s'affrontent, deux courants de pensée, deux *Weltanschauung* opposées. Le nouveau *corpus* sur Zalykis ici présenté, met en relief le premier philhellénisme en Europe, qui, bien avant 1821, fut celui des philologues français: un trait particulier, à la fois de l'histoire académique en France, de l'histoire de l'hellénisme en Europe et des pratiques d'enseignement affirmées en opposition au modèle néoclassique de la langue.

I. Introduction

Une simple question de prononciation?

Fallait-il commencer à dicter les textes de l'Antiquité hellénique comme les premiers maîtres du grec en Occident, venus au XVe siècle de Byzance? Les prononcer comme eux, comme les Grecs d'aujourd'hui? Ou bien fallait-il maintenir la prononciation attribuée à ce grand humaniste que fut Érasme?¹ Ce débat philologique impliquait, sous le Premier Empire, un débat politique, dont l'ampleur traversa les milieux académiques français jusqu'à la fin du XIXe siècle.²

¹ Les interrogations de Desiderius Érasme (1469-1536) sur la prononciation sont exposées dans son *Dialogus de recta latini graecique sermonis pronuntiatione*, Froben: Bâle, 1528; édition et traduction du latin en français par Jacques Chomarat, "Dialogue sur la prononciation correcte du latin et du grec", *Érasme. Œuvres choisies*, Paris: Hachette, 1991, pp. 904-924. Dans le présent article, nous appellerons "érasmienne" la prononciation établie progressivement –à la jonction d'une nouvelle règle phonétique et d'une forte convention pédagogique– dans l'enseignement du grec en France, au cours du XVIIe siècle, en référence toujours à ce *Dialogus d'Érasme*.

² Voir le "Rapport [...] sur la question soumise par le ministre de l'Instruction Publique à l'Académie, relativement à l'avantage qu'il y aurait à introduire dans l'enseignement du grec la prononciation nationale", *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*". *Compte-rendu des*

Au début du XIX^e, dans les milieux universitaires français, les grands hellénistes, à l'opposé des hellénisants,³ prenaient parti pour l'épellation du grec ancien à la façon des Grecs modernes, et ceci contre l'usage de la prononciation érasmienne, établie dans l'enseignement en France depuis la dernière partie du XVII^e siècle.⁴

Cet engagement “en faveur de la prononciation actuelle des Grecs” de la part de ces professeurs français, qui furent de grandes figures de la philologie européenne, revenait, bien entendu, à signifier l'évolution, la continuité, bref l'historicité de la langue grecque. Tel était alors le préalable notionnel pour forger l'interactivité performative entre “la possibilité de renaissance des Lettres dans le pays de la Grèce”, et la dignité d'une identité culturelle des Grecs, l'essence du *genos*:⁵ la considération positive de l'état actuel de la

Séances de l'Année 1863 7 (1864), pp. 332-333, et dont la phrase conclusive est la suivante: “La commission [...] a été d'avis, à l'unanimité, qu'il serait opportun et avantageux de renoncer dans l'enseignement à la prononciation dite érasmienne, et de prononcer le grec d'après la méthode en usage dans tout l'Orient.” Voir aussi É. Burnouf: “Le gouvernement français a consulté deux fois l'Académie des Inscriptions, qui deux fois a voté pour le rétablissement de la prononciation traditionnelle et la suppression du système érasmien. Le vote de 1867 a été unanime [aussi]. Cependant on n'a rien fait et nos élèves prononcent toujours *kai*, à peu près comme on dit une *caille* à Paris.” dans son article “La prononciation du grec”, *Revue des Deux Mondes* 99 (1 juin 1890), pp. 619-642, ici p. 638.

³ Vivi Perraky, “Un révélateur du philhellénisme sous le Premier Empire. *Comment prononcer le grec. Le cas de Boissonade à l'Université Impériale*”, *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle*, Colloque ENS, organisé par Michel Espagne et Gilles Pécout, *Revue Germanique Internationale* 1/2 (2005), pp. 140-141.

⁴ “Il est évident que la prononciation grecque s'était conservée en France jusque vers la fin du 17^e siècle”, Fleury [de] Lécluse, *Dissertation sur la prononciation grecque*, Toulouse 1829, p. 21. L'auteur, “professeur de littérature grecque et de langue hébraïque, le secrétaire de la faculté des lettres de Toulouse; membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de la même ville”, adresse cette dissertation “à son excellence Monseigneur H. de Vatimesnil, ministre de l'instruction publique”. L'argumentaire de la dédicace est le suivant: “Votre Excellence a daigné appeler sur moi les bontés de Sa majesté [...] Ayant remarqué avec quel zèle Votre Excellence poursuit la réformation des abus qui se sont glissés dans l'Enseignement littéraire, j'ai cru devoir Lui en signaler un, relatif à la Prononciation Grecque; abus que je m'efforce depuis dix ans de combattre dans la Cité Palladienne. Si Votre Excellence [...] daigne proférer une seule parole, Elle sera promptement obéie dans toute la France.” (2^e page de la dédicace imprimée)

⁵ De nombreux essais historiques portent sur la riche notion de *genos*, intraduisible en français comme en anglais ou en allemand. Il conviendrait alors d'aborder sa périodisation sémantique par une série d'approximations successives. Concernant ses occurrences à l'époque entre les Lumières et celle de la Révolution grecque, le *genos*, la souche, la lignée, comporte une aspiration, une responsabilité même, face à un avenir collectif inconnu. Le

langue signait à cette époque l'accréditation symbolique, non pas seulement du passé, mais du présent aussi, de ceux qui la parlent.

La première forme du philhellénisme français fut, dans ce sens, le philhellénisme des philologues. Le passage de l'hellénisme au philhellénisme, qui avait longuement impliqué l'imperceptible déplacement du texte grec au peuple de la Grèce,⁶ a eu comme premier opérateur –telle est notre thèse– l'acte de ne plus vouloir consentir à transmettre, à enseigner la langue grecque par la diction érasmienne, l'acte de n'accepter de faire connaître le grec que par la seule prononciation traditionnelle toujours en usage dans les pays helléniques.⁷

Se situer en faveur de la prononciation moderne, jouer un rôle dans la réhabilitation de la langue parlée, a durablement signifié, tout au long du XIXe siècle, la *Weltanschauung* de tout un courant de grands savants,

genos est principe d'orientation. Son dénominateur commun, la communauté de langue, renvoie à une réalité d'hellénicité et en dehors de considérations d'ordre nationaliste, en dehors de stratifications à caractère socio-économique. Laisser à chaque fois surgir la connotation du mot *genos* en fonction d'un contexte spécifique, nous semble l'approche la meilleure.

⁶ Avec comme figure emblématique de la première partie du XIXe siècle, Claude Fauriel (1772-1844), *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et traduits en français par Fauriel, Paris 1824-1825, et l'étude sur cette question, dont nous disposons en grec, par Alexis Politis, *Η ανακάλυψη των ελληνικών δημοτικών τραγουδιών* [La découverte des chansons populaires grecques], Athènes: IRN / FNRS, 1984. Et comme figure emblématique de la fin du XIXe siècle, celle de Karl Krumbacher (1856-1909), par la publication, notamment, de son *Eine griechische Reise*, Berlin 1886, où à l'exception d'un court récit sur des fouilles menées par un ami à lui, rien d'autre ne rattache le récit de ce voyage à des considérations liées à l'Antiquité. On doit à cet auteur la mise en place de la revue *Byzantinisches Archiv* en 1892, établie après la publication de sa *Geschichte der byzantinischen Litteratur* en 1891, œuvres qui, en réhabilitant la tradition byzantine, réhabilitaient, en réalité, les formations successives du "néo-grec".

⁷ "Des hellénistes de haute valeur, comme Boissonade, Lécluse, Egger, Burnouf, ont toujours prononcé le grec à la moderne dans leur enseignement public", Abbé E. Ragon, *De la prononciation du grec*, Paris: Librairie Ch. Poussielgue, 1896, p. 2. À ces noms il faudrait en ajouter d'autres, dont, bien entendu, ceux de Jules David et Daniel Guignaut, le directeur de l'École Normale, voir note 43. Ce courant fut toujours minoritaire, et son enjeu fut affaibli depuis la Monarchie de Juillet. Émile Egger: "Il y a cinquante ans, l'objet même de ce débat était presque oublié. Hase et Boissonade pratiquaient dans leurs savantes leçons la prononciation orientale du grec, mais ils trouvaient peu d'imitateurs; je pourrais bien citer deux professeurs de nos lycées, un à Toulouse et l'autre à Paris, qui alors savaient assez bien cette manière de prononcer pour se faire comprendre d'un Hellène; mais je ne sais si je pourrais citer un troisième exemple", *La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire*, Paris: Masson, 1883, p. 303.

ceux qui, malgré leurs fortes positions dans le monde académique, se sont finalement avérés vaincus: Villoison, Akerblad, Mablin, Boissonade, Dureau de la Malle, Coray, Bast, Fleury de Lécluse, Hase, Jules David, Guys, Chardon de la Rochette, Kodrika, Guigniaut, Egger, Gustave d'Eichthal, Paul Baret, Ch. des Moulins, Émile Burnouf, l'Abbé Ragon, pour ne pas parler des moins connus, ni des éditeurs Didot, et pour ne considérer ici que les hellénistes ayant vécu en France, au XIXe siècle.

Dans cet article, il s'agira d'esquisser le signe premier de l'histoire de ce courant philologique dans sa spécificité française,⁸ cerné sous l'angle de l'usage politique de la prononciation du grec à l'époque napoléonienne. C'est une époque où la Grèce faisait encore partie de l'Empire ottoman.⁹

C'est une époque où la durée des quatre siècles de cessation de représentativité étatique hellénophone, suite à la chute de Byzance en 1453, permettait de laisser miroiter comme normale l'habitude de dénier aux Grecs le grec, "focal à la pensée en Occident",¹⁰ comme leur langue héréditaire. Décliner cette dissociation fut l'immense travail de ces hellénistes dont nous tentons de déceler ici, à propos de Zalykis, la logique, l'optique, l'éthique, l'argumentation, dans ce qui fut leur démarche, longue, fastidieuse, hors convention, qui visait à restituer la notion de "Grèce actuelle" par la mise en perspective historique

⁸ En juxtaposition avec le néo-humanisme marqué en Allemagne par la fondation de l'Université de Humboldt; voir le texte fondateur de Michel Espagne, "Le philhellénisme entre philologie et politique. Un transfert franco-allemand", dans *Philhellénismes et transferts culturels*, p. 62.

⁹ Ce qui en France se traduisait par un certain nombre d'indices concrets composant "l'image de la Grèce" dans le pays. Les tables des journaux par exemple, tel *Le Moniteur Universel*, le journal officiel, ne disposaient pas à ces époques, de 1799 à 1814, de rubrique "Grèce". Pour toute l'année 1809, par exemple, on trouvera un seul renvoi aux "Grecs" sous le titre: "Ceux qui sont à Pétra obtiennent la permission d'y bâtir une seconde église". Quant au découpage géographique, remarquons la terminologie officielle, administrative, toujours à propos de Zalykis. À son retour en France, après un périple de sept ans dans l'Europe de l'Est (1820-1827), une note de service de la part du maire de Strasbourg adressée au Ministère de l'Intérieur (Paris, Archives Nationales [AN], F/7, 6724/44, f. 696 datée du 7 décembre 1826) fait mention de son lieu de naissance: "Né à Salonique, Turquie d'Europe, venant de Lemberg se rendant à Paris".

¹⁰ Jean Beaufret (éd.), *Martin Heidegger. Essais et conférences*, Paris: Gallimard, ²1958, p. xiv. Et "La prose grecque est alors l'instrument d'une pensée humaine toute rationnelle, sans rien de religieux, ni de mystique. Par là même, cette prose est devenue propre à servir pour tous les hommes qui pensent ou veulent penser rationnellement. Elle ne contient rien que du grec; mais elle a une utilité universelle", Antoine Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1913; Paris: Klincksieck, ⁷1965, p. 246.

de son langage parlé. Faire de sa prononciation un objet d'Histoire était la première étape. Le dictionnaire de Zalykis en offrit l'occasion.

Le dictionnaire de Zalykis, révélateur d'une conjoncture

L'ouvrage de Zalykis¹¹ paru en Mars 1809, en un volume in-8°, est financé par Filandros Euthymiou du Péloponnèse. La production du livre grec, imprimé forcément en dehors de la Grèce, est liée presque exclusivement au mécénat de la diaspora hellénophone.¹² Le livre de Zalykis est édité à Paris, chez Jean-Michel Eberhart (1755-1825), l'un des principaux imprimeurs, avec les Didot, des textes en langue grecque.

Imprimé à 3000 exemplaires,¹³ il se vendait dans 14 villes d'Europe. "La liste des libraires" placée après la page du titre, désigne l'importante route qu'un tel ouvrage à l'époque pouvait emprunter: Paris, Strasbourg, Vienne, Leipzig, Berlin, Francfort sur le Main, Venise, Livourne, Trieste, Gênes, Saint-Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Bucarest.

Le trait généalogique principal de ce dictionnaire français et grec moderne de Zalykis, fut l'œuvre collective, élaborée à partir des lexiques "nouveaux et anciens", éditée par Georges Ventotis, à Vienne, en 1790: c'était le *Dictionnaire trilingue français-italien-grec*, renommé, confectionné en trois volumes in-4°, à la demande du Prince de Moldavie Alexandre Mavrokordato. Quand cette œuvre fut épuisée, Néophyte Doukas en anonyme, le fait rééditer en 1804 en enlevant la partie italienne, et ne gardant ainsi que la partie français-grec de l'édition originale.

Vite épuisée cette édition de 1804 aussi, Zalykis fut appelé à prendre la suite. Son travail va consister à alléger considérablement la quantité des mots traduits du français, à désépaissir leur nombre, à simplifier les acceptions, à supprimer les exemplifications, mais aussi à réactualiser les explications données naguère, pour offrir ainsi au marché un volume d'usage facile et de format conforme aux nécessités nouvelles du livre portable.

Les avantages financiers du format, ainsi que l'ample réseau de distribution de cet ouvrage, furent de bonnes raisons de son succès éditorial. Mais une

¹¹ Grigorios Zalikoglou, de Salonique, *Λεξικόν τῆς γαλλικῆς γλώσσης* [Dictionnaire de la langue française], faux-titre: *Dictionnaire françois-grec*, Paris: Eberhard, 1809 (xxxvii et 571 pp.).

¹² L'ouvrage de Zalykis représentait l'un des 47 titres des livres grecs qui paraissent en Europe en 1809. Il se situe dans les 35 titres publiés en 1808 et les 59 en 1810. Philippe Iliou, *Ελληνική βιβλιογραφία του XIX^ο αιώνα* [Bibliographie hellénique du XIX^e siècle], Vol. I: 1801-1818, Athènes 1997, pp. 28-29.

¹³ *Ibid.*, p. 258.

troisième raison fut déterminante: il n'y avait aucun autre dictionnaire de ce type, à cette même époque dans le marché du livre.¹⁴

Mais pourquoi ce *Dictionnaire françois-grec* avait-il suscité des comptes-rendus dans la presse, signés par les grands noms de l'hellénisme français? Pour son *corpus lexical*?

Non, mais par le seul fait de sa *Préface*.

À chaque fois qu'en France référence est faite au dictionnaire de Zalykis, elle porte sur sa *Préface*.¹⁵ Parler du *Dictionnaire*, c'est parler des 37 pages de sa

¹⁴ C'est un constat depuis le temps de François Ier: les supports de l'apprentissage du grec furent toujours objets d'un manque considérable en France. Pour la période qui nous intéresse ici, la tradition lexicographique bilingue "français et néo-grec" se limite aux titres suivants, qui certes, restent toujours marquants: le *Trésor de langue grecque et française* d'Alexis de Somavera (1709), missionnaire capucin français, et le *Thesaurus encyclopaedicae basis quadrilinguis* de Gerasimos Vlachos de Crète, paru chez N. Glykys à Venise en 1784. Cette édition, construite à partir de ses éditions précédentes (1659 et 1723), est enrichie de la traduction française de son riche répertoire des mots. Remarquons, dans l'intérêt du présent article, que l'édition de Vlachos de 1723, est munie des astérisques qui désignent les additions des mots nouveaux de la langue parlée des Grecs. De nous avoir incité à la consultation simultanée de ces éditions rares, nous tenons à remercier Monsieur Andreas Sideris, "le bibliothécaire légendaire" de la Gennadius Library à Athènes, comme on le disait au XIXe siècle de Joseph Van Praët, le conservateur des Imprimés à la Bibliothèque du Roi à Paris. Concernant le grand dictionnaire d'Anthime Gazis (1764-1828), ecclésiastique, grand homme de Lettres adepte des Lumières, paru aussi –comme celui de Zalykis– en 1809 (en 3 volumes in-4°) chez Michael Glykys à Venise n'est pas un dictionnaire bilingue, mais "hellénique" adressé à ceux qui s'occupent à étudier les auteurs classiques. Et le dictionnaire moins connu de Quénon (ou même Quénon; mais sans prénom) paru en 1807, n'est pas un dictionnaire français-grec, mais un *Dictionnaire grec (ancien)-français*, Paris: L. Collin, 1807, 2 vols, in 8°. Dans sa préface de cinq pages, l'auteur remercie "feu M. d'Ansse de Villoison", qui a relu le manuscrit, ainsi que M. Constant Dubos; il remercie aussi M. Thory, employé à la Bibliothèque Impériale, qui avait assuré une bonne partie du travail. L'ouvrage paraît d'ailleurs sans les deux noms, Quénon et Thory. Ajoutons que pour la période suivante, l'importante contribution lexicographique de Félix D. Dehèque porte aussi sur un *Dictionnaire grec moderne – français*, Paris: Duplessis, 1825, et dont le format (in-16°) était destiné à accompagner les soldats français à l'Expédition de Morée. Le premier lexique français-grec après celui de Zalykis, n'est paru qu'en 1830, sans faire grand écho, malgré sa date de parution, qui est celle de la fondation du nouvel État grec. Voir le travail du père P.-J. Daviers, *Dictionnaire français et grec vulgaire*, Paris: Imprimerie Royale, 1830.

¹⁵ Pour traduire le titre "Προδιάθεσις", donné par Zalykis, vont être employés en alternance ici, en italique et en initiale majuscule, les termes: *Discours Préliminaire*, *Prodiathesis*, *Préface*, *Avant Propos*, *Prologue*, *Introduction*, termes rencontrés par ailleurs dans les articles de la presse.

Préface. Et parler de la *Préface*, c'est parler de la prononciation du grec. C'est en cela que Zalykis, par sa propre *Réponse*, dans la presse aussi, va tenter de se défendre. Et c'est par cette interaction que la spécificité d'une conjoncture se trouve réfléchie. En effet, les trois comptes-rendus, parus tous les trois en 1809, forment avec la *Réponse* de Zalykis, paru en 1810, un *corpus* qui met en relief les termes précis d'une histoire esquivée: le "schisme philologique", portant sur la prononciation du grec, tel qu'il s'articule à l'occasion de la création, au sein de l'Université Impériale, de la nouvelle Faculté des Lettres à Paris.¹⁶ Annoncée en 1806, créée par le décret du 7 mars 1808 et fondée effectivement le 7 mai 1809, sa mise en place bien progressive a préconisé –pendant un court moment, en 1809, le temps d'un infléchissement– un point d'indécidable quant à la tradition à suivre dans l'enseignement de Littérature grecque au sein de la nouvelle institution.

Pour les trois savants,¹⁷ ce texte de la *Préface* est le prétexte, l'occasion concrète, palpable, localisée, de se situer dans la polémique, d'influer sur la politique, et de tenter de marquer à leur tour le cours du débat. C'est ainsi que la date de la parution du dictionnaire de Zalykis, en mars 1809, forme en soi la détermination principale des modes de sa réception dans le discours universitaire du pays. C'est ainsi que le cas de Zalykis nous conduit à une lisibilité du "schisme philologique": d'une part, le cas individuel apporte au contexte institutionnel des angles d'une nouvelle intelligibilité, tandis que les disparités du contexte "remplissent" le vide de l'itinéraire intellectuel de cet homme, l'un des rares hommes de Lettres, natif de la Grèce, vivant à Paris sous le Premier Empire. D'autre part, le "schisme", déclenché en fonction d'une perspective politique des savoirs de la philologie, met en relief la place du philologue en tant que "scholar" dans le sens spécifique de l'époque: celui qui s'autorise, en soumettant les textes, y compris sacrés, à l'analyse critique de la science, à mettre en cause toute une série de hiérarchies implicites, émanant le plus souvent d'une approche atemporelle des choses et tenant justement lieu de fondement à la représentation normative du monde socio-politique de ces temps.¹⁸

¹⁶ Une grande partie des documents concernant la répartition d'heures et thématiques des premiers cours ainsi que l'identité civile des premiers professeurs de la Faculté des Lettres de Paris sont conservés dans AN F/17/20200. L'ouvrage de A. Aulard, *Napoléon Ier et le monopole universitaire*, Paris: Armand Colin, 1911, est construit autour de sources différentes.

¹⁷ Les trois comptes-rendus du *Dictionnaire* de Zalykis sont: a) Dureau de Malle, le 25 juin 1809, dans *Le Moniteur Universel*; b) Mablin, le 19 octobre 1809, dans *Le Moniteur Universel*; c) Boissonade, le 17 décembre 1809, dans le *Journal de l'Empire*.

¹⁸ "Le travail philologique d'édition et de commentaire des textes anciens n'est

Comment les mots de l'historien pourraient-ils trouver les condensations adéquates pour représenter la force des effets d'une pratique de langue longue de deux siècles? Comment parler de la formation puissante d'un état d'esprit par la prégnance d'une pratique phonétique dans l'enseignement du grec, ininterrompue en France depuis le XVIIe siècle?¹⁹

Le “schisme philologique” – sujet pas encore étudié et dont nous esquissons ici les premières mises en relief – fait partie de la thématique grecque de l'histoire française, telle que nous nous efforçons de la définir en explorant la période qui s'étend de la Révolution française à la Révolution grecque.

Zalykis, comment se présentait-il?

Comment se présentait Zalykis en 1809 à la parution de son ouvrage? On n'a jamais trouvé un portrait de lui, ni lithographie, ni dessin.²⁰ Nous ne savons pas à quoi il ressemblait, quels furent les traits de son visage. Est-ce qu'on penserait de la même façon Victor Hugo ou Coray si l'on n'avait absolument aucune trace visuelle de la portée de leur regard?

Ceci quant à l'image. Quant au nom “Zalykis”, la série de ses fluctuations orthographiques et déplacements onomastiques le désignait comme suit: le

pas séparé d'un travail d'interprétation historique,” dit Pierre Judet de La Combe, *L'Agamemnon d'Eschyle. Commentaire des dialogues*, première partie, Cahiers de Philologie, Lille: Presses Universitaires du Septentrion, 2001, *passim*, et notamment p. 23, note 16.

¹⁹ Avant la dernière partie du XVIIe siècle, les deux façons de prononcer étaient en vigueur: la néo-grecque et l'érasmienne. Le fait que dans la première partie de ce siècle, “le grec, langue de l'hérésie”, était en recul, la facilité orthographique que l'invention érasmienne de la langue préconisait –puisque “on lit ce qu'on écrit”–, a été d'un secours non négligeable pour le maintien des séminaires privés. Malgré cela, les études grecques dans le XVIIIe siècle disparurent presque complètement de l'enseignement: “Il est triste que le grec soit négligé en France, mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer,” disait Voltaire, “Conseils à un journaliste sur la philosophie, l'histoire, le théâtre, les pièces de poésie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues et le style.” (10 mai 1737, imprimé en 1765, *Nouveaux Mélanges*, Vol. I). Dans ce sens le seul cours de littérature grecque, attribué à la Nouvelle Faculté, “en conformité de l'article 6 du décret impérial du 7 mars 1808” (AN, *op. cit.*), condensait en lui seul, toute la tension de l'histoire des controverses des siècles passés.

²⁰ Aucune trace de portrait, en effet, ne subsiste, ni au Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale de France, ni aux Archives de la Prosopographie Néohellénique de l'IRN / FNRS à Athènes, base de données considérable fondée par C. Th. Dimaras dans les années 60, et dont le développement dirigé depuis 1978 par Tr. Sklavenitis, contient actuellement pas moins de 10,000 clichés.

nom qui figure sur son *Dictionnaire françois-grec* de 1809, pièce maîtresse de sa renommée, est “Grigorios Zalikoglou”. Dans les articles de la presse française –les longs comptes-rendus de son *Dictionnaire*– le nom de Zalykis est majoritairement cité en tant que “Grégoire”, ce qui donne facilement “Grégorios” ou “Grigorios”.²¹ Ce glissement est observé, non pas seulement en français, mais en grec aussi. En 1812, le compte-rendu de M. D. Schinas²² –qui, lui, vivait non pas à Paris, mais à Constantinople– est significatif de l’étendue de ce phénomène de la prédominance du prénom. Le “philogenis, Monsieur Grigorios”, en est un exemple. En revanche, Zalykis lui-même en répondant à ses critiques, par la voie aussi de la presse (1810), signe en majuscules: Grégoire, Géorgiades, Zalicos.

Sur le *Registre du prêt des manuscrits* de la Bibliothèque Nationale, il est inscrit, depuis 1807, en tant que “Géorgiades” et une seule fois, la dernière, en “Zalyk”, le 8 février 1817. Dans le *Registre du prêt des livres imprimés* de la même bibliothèque, son nom est parfois consigné comme M. Grégoire. Tel est le cas des inscriptions du 26 septembre 1808 et 8 octobre 1808.

Dans les éditions des textes revus par lui et destinés aux élèves –textes qui ne sont enrichis d’aucun commentaire ni d’aucune annotation de Zalykis lui-même– figurent deux variantes dominantes: celle de Zalyk avec y et de Zalik avec i, accompagnées le plus souvent de son lieu de naissance.²³ Dans l’édition d’Arcadius (1820), ses collations portent la signature imprimée: “Gregorius

²¹ Dans la critique par exemple de J.-F. Boissonade au dictionnaire de Zalykis (voir *infra*) nous avons neuf occurrences de “Grégorios”, et une seule référence, la première, à son nom de famille. Par exemple: a) “Quelques savants Grecs [...] ont désiré un Dictionnaire plus exact, et ils ont engagé M. Grégoire Zalikoglou à se charger du soin de le composer.”; b) “Une grande partie de la préface de M. Grégoire est consacrée à l’examen des différences qui existent entre la langue actuellement parlée et la langue ancienne.”

²² M. D. Schinas de Constantinople, “Λεξικὸν τῆς γαλλικῆς γλώσσης, παρὰ Γ. Ζαλίκογλου Θεσσαλονικέως, chez Eberhart, Paris, 1809” [Dictionnaire de la langue française par Grégoire Zalikoglou de Thessalonique, chez Eberhart, Paris, 1809], *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος*, rubrique “Φιλολογία” 2 (1812), pp. 65-71; reproduction entière du périodique par volumes annuels, Athènes: ELIA, 1990.

²³ Dans les éditions scolaires au format in-12°, revues par Zalykis, pour le compte de l’éditrice Aumont, Veuve Nyon, quai de Conti, n°13, nous avons les appellations suivantes: M. Zalyk de Thessalonique, *Plutarque* (1815); même chose pour les *Actes des Saints Pères* (1833 et 1844). Nous avons aussi M. G. Zalyk de Thessalonique, *Evangile selon Luc* (1820 et 1829) et Cura G. G. Zalyci Thessalonicensis, dans *Nicocles d’Isocrate* en 1816. À la révision qu’il effectue de la grammaire parue chez Eberhart (1815) est marqué: M. G. Zalik de Thessalonique.

Georgiades Zalykius Thessalonicensis”, la langue technique des éditions classiques ayant toujours été le latin.

Constantin Nicolopoulos, ami et premier biographe de Zalykis, intitule son article²⁴ “Zalyk (Grégoire-Géorgiades)”, et ce petit tiret, qui accrédite le statut du prénom, est maintenu dans le *Grand Larousse du XIXe siècle*, avec la différence de l’accent supprimé à la deuxième composante: “ZALYK (Grégoire-Georgiades)”. *The National Union Catalogue* (NUC) fait dériver la deuxième composante du patronyme par le prénom du fils Grégoire plutôt que par celui du père Georges: “Zalikoglous, Grégorios Grégoriadis”.

Nous nous conformons au choix effectué dans le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, où il est répertorié en “ZALYKIS (Grigorios Georgiadis)”. L’emploi occasionnel dans notre article du nom Zalikoglou obéit à des nécessités à la fois euphoniques et historiques. Car les fluctuations de son patronyme posaient déjà de réels problèmes du temps même de Zalykis. De tels indices sont relevés dans une pièce conservée au dossier du *Minutier des Notaires*,²⁵ destinée à “fixer” son orthographe, en réintégrant le suffixe “-oglu”.

Une approximation de la translittération officielle de ce nom en français se localise dans une lettre du Ministère de l’Intérieur²⁶ où la formule n’est pas sans intérêt, puisque le sens de -oglu y est explicité: “Sieur Grégorios fils de Zalyk”. Notons aussi le “Grégoire Tzialikoglou de Salonique” tel qu’il nous parvient dans le répertoire des élèves à l’Ecole Grecque de Bucarest.²⁷

Telle est la gamme des variations du nom de Zalykis, aussi bien en France que dans les milieux hellénophones de la Diaspora. Si le recensement de ces variations procure aujourd’hui, au futur chercheur, une certaine utilité en vue

²⁴ Constantin Nicolopoulos (signé N-o), [notice biographique] dans la *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris: L.-G. Michaud, (1811-1828), 52 vols, voir *infra*.

²⁵ Fonds Notarial des Archives Nationales, *Minutier des Notaires* (Etude L 50, Acte enregistré le 21 juin 1828, folio 1070): “C'est à tort et par erreur si dans un extrait d'inscription au grand livre du cinq pour cent consolidé [...] il été dénommé Grégoire ZALYK au lieu de Grégoire Georgiades Zalyk Oglou qui sont ses véritables prénoms et noms et la seule manière de les écrire.”

²⁶ AN F/7 6724/44, f. 695, Note de service du Ministère de l’Intérieur au Préfet de Police, le 12 décembre 1826.

²⁷ Cette transcription figure sur la liste intitulée “Les élèves en philosophie de cette école” (1797), où nous avons aussi les noms des maîtres de Zalykis: Lampros Fotiadis, Georges né à Ambelakia et Constantin Ioannou; voir Ev. Tziatzios, “Ο Μακεδών Γρηγόριος Ζαλίκης και η επαναστατική εταιρεία Ελληνόγλωσσον Εενοδοχείον” [Le Macédonien Grégoire Zalikis et la société révolutionnaire “Hôtel Hellénophone”], *Mήνες* 3/2-3 (1939), pp. 89-101, ici p. 89, note 2.

des enquêtes à venir, il laisse aussi surgir les points chronologiques les plus marquants de la biographie intellectuelle de Zalykis.

Et c'est la réception de son œuvre dans le pays où il vivait, qui signe la façon dont son nom est pris dans le discours de son temps, à propos d'une conjoncture particulièrement conflictuelle dans les milieux des savants en général et des hellénistes en particuliers –d'un pays forgé dans les changements politiques les plus radicaux, forgé dans les aléas de la guerre.²⁸ Un pays où, malgré tout, l'apprentissage du grec continuait à indiquer (comparativement au latin) un trait affirmé de distinction sociale, quant à la désignation immatérielle des élites depuis la Révolution. Si la nouvelle érudition se fonde en France sous le Premier Empire, nous pouvons bien tracer une partie de ses confluences par les modalités, pauvres, disparates, hasardeuses, de l'avènement de l'élocution du grec.

Trop jeune pour cette entreprise lexicographique?

Quel âge Zalykis avait-il à la parution de son *Dictionnaire*, le sceau de son identité scientifique?

Par son acte de décès,²⁹ on sait qu'il est mort le 4 octobre 1827. Les notices biographiques s'accordent sur cette date. Mais la divergence est grande concernant la date de sa naissance.

Pour Brunet de Presle,³⁰ Zalykis est né en 1780. Dimaras³¹ le fait naître en 1776, Nicolopoulos³² en 1785, date maintenue aussi dans *Le Grand Larousse*

²⁸ La "Campagne de 1809" commence en avril et se termine en juillet de la même année, avec le franchissement du Danube par la Grande Armée, et la Bataille de Wagram (4-6 juillet), une des plus meurtrières que l'Europe du XIXe siècle ait connues. Voir Jacques-Olivier Boudon, *Histoire du Consulat et de l'Empire (1799-1815)*, Paris: Librairie Académique Perrin, 2000. Et les séries des documents dans Saski (Cdt), *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, 3 vols, Paris: Berger-Levrault, 1899-1900-1902, à partir duquel des nouveaux ouvrages importants ont été élaborés depuis.

²⁹ "Extrait du Registre des Actes de Décès du 8e arrondissement de Paris pour l'année 1827", no. 771646 de l'État civil, conservé aux Archives Nationales, *Minutier des Notaires*.

³⁰ Charles-Marie-Wladimir Brunet de Presle (1809-1867), "Discours d'ouverture du cours de grec moderne", *Revue des Cours Littéraires de la France et de l'Étranger* (15 avril 1865).

³¹ C. Th. Dimaras, *Νεολληνικός Διαφωτισμός* [La Grèce au temps des Lumières], Athènes: Ermis, 1993, p. 369, le fait naître en 1776. Mais dans son *Histoire de la littérature néo-hellénique. Des origines à nos jours*, Athènes: Institut Français d'Athènes, 1965, p. 267, Dimaras fait naître Zalykis en 1777. Ceci est maintenu dans l'édition anglaise (1972), voir ici même, note 35; ainsi qu'à la nouvelle édition grecque, Athènes: Ikaros, 2000, p. 318.

³² Nicolopoulos, [notice biographique].

du XIXe siècle et le *National Union Catalogue*. Tel est également l'avis de Sathas.³³ Deux extrêmes donc: 1776 et 1785. Cette différence de neuf ans est-elle importante? Est-elle significative? Effectivement elle l'est.

Parce que si, en 1809, Zalykis avait 24 ou bien 33 ans, ceci n'est pas indifférent quant à la perception de sa contribution lexicographique. Si à la parution de son œuvre, Zalykis avait 24 ans, et *grosso modo* 22 à 23 ans dans la période de préparation, élaboration et impression,³⁴ on comprend mieux les paroles de Coray quand il dit: “Que le dictionnaire de Z..glou [sic] soit un piètre ouvrage [...] aucun doute; il ne pouvait en être autrement à cause de son jeune âge [...]”³⁵

Or l'âge de 45 ans est donné sur l’“Extrait de son Acte de Décès”.³⁶ Si donc Zalykis en 1827 a 45 ans, sa date de naissance serait portée à l'année 1782. Ce qui, en 1809 à la sortie de son livre, lui ferait 27 ans – chose vraisemblable. Car ni l'âge de 33 ans ne l'est, étant donné la remarque de Coray, ni à l'inverse celui de 23 ans: il est peu probable en effet, qu'on ait chargé d'une telle entreprise, qu'on ait confié une telle tâche indispensable au *genos* à un aussi jeune homme.

³³ Constantin Sathas (1842-1914), *Νεοελληνική φιλολογία* [Littérature grecque moderne], Athènes 1868.

³⁴ Rien ne dit la durée de cette élaboration. Nous ne connaissons pas la période à laquelle la commande fut faite, financée comme nous l'avons dit par Filandros Euthymiou.

³⁵ Lettre de A. Coray (Paris) à Alexandre Vassileiou (Vienne) le 10 août 1809, *Αλληλογραφία* [Correspondance], Vol. II, Athènes 1966, lettre no. 458. La traduction de l'adjectif “αθλιέστατον” par “piètre” nous semble la meilleure. Elle nécessite pour son emploi un substantif (ici le mot ouvrage), qui ne figure pas dans la phrase de Coray. La traduction des fragments grecs en français est assurée dans cet article par Claude Rabant, que nous tenons ici à remercier vivement. Remarquons que dans l'*Histoire* de Dimaras, le grand historien laisse glisser une erreur, en quoi l'auteur du *Dictionnaire françois-grec* de 1809 est non pas Zalikoglou, mais Nicolopoulos (p. 267). La révision du texte en vue de sa traduction anglaise, restitue ce glissement au profit d'un autre: Zalykis est porté ici, être non pas l'auteur mais l'éditeur de ce dictionnaire: “Gregory Zalikoglou [...] was an editor of a French-Greek dictionary which became a great publishing success.” Comme si l'immense savoir contextuel du père de l'histoire néohellénique, ne permettait pas d'attribuer à Grégoire Zalykis une activité lexicographique propre. C. Th. Dimaras, *A History of Modern Greek Literature*, trad. Mary Gianos, London: University of London, and Albany: State University of New York Press, 1972, p. 243. Le tout est bien entendu rectifié *post mortem* dans l'édition grecque de cette œuvre, Athènes 2000, pp. 318 et 737.

³⁶ “Extrait du Registre des Actes de Décès”, voir note 29.

II. La réception en France du dictionnaire de Zalykis

Le premier compte-rendu. Sous la clémence, une critique caustique. La dérision de Dureau de la Malle

Le premier compte-rendu, paru en juin 1809 –feuille du dimanche– est celui de Dureau de la Malle:³⁷ historien français, membre, comme son père, de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il commence son texte en se demandant comment un Grec natif de la Grèce peut arriver à proposer “la prononciation réformée” non pas uniquement pour le grec ancien, telle que pratiquée en France, mais aussi pour le grec moderne, tel que parlé en Grèce: “L’auteur, contre l’avis de presque tous ses compatriotes, se décide contre la prononciation usitée aujourd’hui en Grèce.”

Dureau de la Malle fait partie de ceux des savants français qui considèrent avec raison que “la prononciation construite de l’université de Paris”, la prononciation érasmienne, est différente de celle ayant été parlée dans l’Antiquité: “[...] il n’est pas douteux que notre prononciation [en France] n’eût semblé fort ridicule aux contemporains d’Homère ou de Démosthène, de Cicéron ou de Tacite.”³⁸

La critique de Dureau de la Malle doit être clémente³⁹ envers Zalykis, et

³⁷ Adolphe-Jules-César-Auguste, Dureau de la Malle (1777-1857), *Le Moniteur Universel* (25 juin 1809), sous la rubrique “Littérature hellénique”, en deux grandes pages in-folio, pp. 697-698.

³⁸ Dureau de la Malle avait traduit et édité en 1808, une année alors avant ce compte-rendu, les œuvres en 5 volumes de Tacite. De 1808 à 1824, il avait traduit et édité *L’histoire romaine* de Tite-Live en 17 volumes. Même chose en 1811, traduction et édition de Valerius Flaccus, *l’Argonautique*, en 3 volumes.

³⁹ Zalykis, introduit à la Bibliothèque Nationale (nommée Impériale en 1804) en mars 1807, faisait partie du petit nombre de ceux qui étaient en droit de demander le prêt des manuscrits à domicile. Ceci était octroyé au nom et en raison des nécessités pressantes de son travail de collation des manuscrits anciens, effectuée pour le compte des grands éditeurs étrangers auxquels la Bibliothèque s’était engagée à procurer ses “secours”. Mais cette “facilité” ne lui serait pas accordée (étant donné les clauses du *Règlement pour la Bibliothèque Nationale* du 12 fructidor an IV [1795] effectif jusqu’en 1828), si Zalykis, qui ne disposait ni de titres dans les Lettres, ni des Lettres de noblesse, n’était pas amicalement connu du responsable des manuscrits grecs de la Bibliothèque Impériale, Karl Benedikt Hase (1780-1864). Hase était lui-même fortement lié à Aubin-Louis Millin (1759-1818), conservateur au Département des Médailles au sein de la même Bibliothèque, le fondateur et directeur du célèbre *Magasin Encyclopédique* où par ailleurs des travaux de Dureau de la Malle étaient publiés, comme par exemple en 1804 (VI), la “Lettre de M. Dureau de La Malle fils à A. L. Millin sur de nouveaux manuscrits trouvés à Herculaneum”. Dès 1809, Hase et Zalykis vont collaborer avec J.-D. Fuss à la publication d’un inédit de J. Lydus,

elle l'est effectivement, comparativement à celle des deux autres.⁴⁰ Mais en apparence seulement.

Complaisant en faveur de l'apprenti lexicographe qui cherche ses pas dans l'histoire complexe de la formation des langues, l'érudit français va se réfugier dans les formules rhétoriques de l'éloge, prisées à l'époque, ce qui lui laisse la marge de tisser ses objections dans une lecture au premier abord positive, surtout si l'on fait abstraction de ses redoutables points d'ironie. Le schéma se soutient alors à l'envers: ce qui est incommensurablement élogieux, participe davantage à une sorte de mise à l'index des défaillances constitutives des positions de Zalykis: "Sur les plus importantes lois de la grammaire générale, M. Grégorios, à ce qui me semble, se montre un digne émule des Suidas, des Pollux, des Photius et des Eustathe [...]."

La plume "amicalement" caustique de Dureau de la Malle où Zalykis est élevé à la dignité "d'émule" de ces éminents érudits, renferme un coup supplémentaire: car les noms cités de l'ère byzantine évoquent justement une tradition qui, comme par hasard, reste déniée, exclue de l'horizon de Zalykis dans sa *Préface*. Ce style de message inversé va persister jusqu'à la conclusion de Dureau de la Malle: "M. Grégorios propose aux chefs d'école [en Grèce] de rappeler peu à peu la prononciation ancienne. C'est une nouvelle preuve de la justesse de son goût, de cet abandon courageux des habitudes de l'enfance."

Dureau de la Malle, disciple de Cuvier, avec des travaux sur les fortifications antiques et sur l'*Economie politique des Romains*, n'avait pas des enjeux professionnels directement liés à l'enseignement du grec, bien qu'il fût l'auteur d'un *Essai sur l'accentuation*. Et de toute façon, il n'allait pas se compromettre avec un compte-rendu pas-complètement-négatif sur les positions de Zalykis. Dureau de la Malle va prendre nettement position sur le conflit:⁴¹ oui, il reconnaît à la langue moderne –bien avant qu'une prononciation "nationale"

Magistratibus Republicae Romanae, qui va paraître à Paris en 1812. Le manuscrit grec très abîmé est entièrement copié au propre par Zalykis, traduit en latin par Fuss et annoté par Hase. Le jeune Grec était alors à plus d'un titre "protégé" des autorités de la Bibliothèque, centre d'un pouvoir incontestable dans la cité. Voir Vivi Perraky, *L'itinéraire solitaire de Grégoire Zalykis à Paris (1807-1817)* (à paraître).

⁴⁰ C'est sans doute pourquoi, l'année suivante, on fait paraître à nouveau le texte de Dureau de la Malle, anonymement cette fois-ci, au secours de l'auteur du *Dictionnaire françois-grec*, suite à la parution de sa propre *Réponse* plutôt compromettante, il faut le dire, et qui donna *a posteriori* raison aux arguments critiques de ses adversaires. Voir *Le Magasin Encyclopédique* 2 (1810), sous la rubrique "Grammaire", pp. 445-461.

⁴¹ *Ibid.*, "La langue grecque offre les ressemblances les plus frappantes avec la langue parlée et écrite il y a 3000 ans."

soit établie– la capacité dynamique de son élaboration, fondée entre sa longue histoire passée et sa vitalité présente d'une langue opératoire,⁴² littéraire, puissante.

Le deuxième compte-rendu. Les Grecs auteurs de leur langue. Le jugement de Mablin

Si Dureau de la Malle n'était pas personnellement impliqué dans la transmission du grec, les deux autres hellénistes, Boissonade et Mablin, sont les premiers concernés par les tâches pédagogiques de l'enseignement supérieur.

Professeurs tous deux de littérature grecque, Boissonade à la Faculté de Paris, Mablin à l'École Normale, il fallait bien lire et dicter les fragments requis des auteurs classiques. Comment les prononcer? Mablin, qui avait une connaissance profonde de l'hébreu, de l'arabe et du grec, ne prononçait jamais en érasmien. Des générations de normaliens étaient ainsi formés au fil des années de son professorat: "Nul ne contribua plus que lui, à remettre l'étude du grec en honneur dans l'université, et à former des professeurs hellénistes."⁴³ Outre ses fonctions universitaires, Mablin était aussi le Secrétaire personnel de Monseigneur de Villaret, le chancelier de l'Université Impériale. C'était une très grande place, Villaret étant "le numéro deux" dans la hiérarchie académique après Louis de Fontanes (1757-1821), le Grand Maître de l'Université.

Le compte-rendu de Mablin⁴⁴ va formuler en condensé à propos de la *Préface* de Zalykis, l'argumentation raisonnée, l'optique globale, le point de vue critique de l'érudition anti-érasmienne en France, qui tenta –en vain– de faire entendre, de faire accepter l'élocution actuelle de la prononciation de la langue ancienne, dans le dessein éminemment politique d'associer aux études grecques de l'Occident, les savants contemporains de la Grèce, porteurs de la tradition phonétique et scholiaste de l'ex-Empire de l'Orient.

⁴² Voir plus loin, la réplique, saisissante, de Dureau de la Malle à l'auteur du *Dictionnaire*, sur l'inventivité heureuse de la langue parlée, illustrée à travers l'exemple de *emeis* et *eseis* (nous-vous) qui vient suppléer l'homonymie de la langue archaïsante entre *imeis*, avec *ita* et *imeis*, avec *y* grec (nous-vous).

⁴³ Joseph-Daniel Guignaut (1794-1876), élève de Mablin, professeur à l'École Normale et son futur directeur; professeur au Collège de France, le secrétaire perpétuel de l'Académie (il lira la *Notice sur Fauriel*); son texte sur Mablin est paru dans *Le Moniteur Universel* du 19 août 1834.

⁴⁴ Abbé Mablin (1774-1834), *Le Moniteur Universel* (19 octobre 1809) sous la rubrique "Mélanges – Langue grecque", pp. 1159-1160.

Mablin, qui est aussi l'auteur du *Dictionnaire grec-latin-français* intitulé *Logothèque*, commence son texte ainsi:

Il a dû paraître assez extraordinaire que M. Grégorios Zalikogloú, dans la préface de l'excellent Dictionnaire français et grec moderne [...] se soit formellement déclaré pour la prononciation réformée de la langue grecque et qu'il se trouve ainsi pour la première fois, dans la personne de ce respectable savant, un Grec *non-conformiste* [en italiques dans le texte].

Mablin va s'opposer au statut négatif que le jeune lexicographe accorde d'emblée à la langue moderne, prise comme unité sécable, qui se décrit comme formation concurrente à la langue ancienne, la seule mesure de valeur, selon Zalykis, du “parler correctement”:

M. Grégorios insiste particulièrement sur les fréquentes homonymies auxquelles donne lieu la prononciation des Grecs aujourd’hui, et qui sont, selon lui, une source de confusion et d’erreurs dans la conversation. [...] M. Grégorios n’ignore pas qu’il n’y a point de langue qui ne soit, plus ou moins, sujette à l’inconvénient des homonymes; que la langue française en offre une foule⁴⁵ [...]. Il serait au reste difficile de se persuader qu’à cause des homonymes grecs, Lascaris, Gaza, Argyropoulos n’auraient pu converser ensemble.

Si Mablin se réfère à ces trois humanistes grecs de l’Italie, c’est parce que Zalykis s’y réfère sur le mode des reproches, ce qu’il fera aussi, on le verra, dans sa *Réponse*.

À l’étape suivante, Mablin évoque un fait de géographie politique plutôt oublié. Il fournit ainsi “en faveur des Grecs” un argument, une explication, la raison même du trait d’union des Hellènes par le constat de l’unité phonétique de leur langue. “Chez un peuple qui n’avait déjà *plus de capitale qui pût donner le son*,⁴⁶ la parfaite uniformité, depuis Corfou jusqu’à l’Asie Mineure,⁴⁷ montre que la prononciation s’était établie depuis longtemps avant la chute de Constantinople en 1453.”⁴⁸

⁴⁵ Pour ne donner qu’un seul exemple d’homonymie dans la langue française, exemple qui est souvent rencontré, entendons les mots sens, sans, sent, cent et cens.

⁴⁶ Nous soulignons cette phrase.

⁴⁷ Les raisons, liées aux particularités historiques, pour lesquelles Constantinople, la capitale de l’Empire ottoman, ne pourrait pas être pensée comme capitale de la nation grecque, sont explicitées par P. Kodrikas, en 1794, dans la préface de sa traduction grecque de Fontenelle. Voir sur cette question l’excellente analyse de M. Yannis Kokkonas, “Le débat grec sur la langue dans les livres des Lumières et la ‘réponse’ de la Révolution”, *The Greek National Revolution: A European Event*, conference organisé par M. Petros Pizanias, Université Ionian, Corfou, 3-5 mai 2007 (à paraître).

⁴⁸ “La *κοινή* (“koiní”, le grec commun) grecque de l’époque hellénistique, s’est

Quoiqu'en général les Grecs de cette première décennie du XIXe, sujets de l'administration ottomane, se représentent dans les autres pays de l'Europe, soit dans les termes passifs d'un assujettissement mal vécu au pouvoir despotique de l'Empire, soit dans les termes d'une réceptivité bien vécue, bienveillante, mais unilatérale des dons littéraires de l'Occident, Mablin va encore une fois renverser la perspective. Dans sa démanche, le statut accordé aux Grecs de son temps, marqué d'un rare respect, relève dans son texte d'une position poétique. Si les Grecs sont acteurs et juges de l'advenir de leur langue, cela presuppose bien la possibilité d'une concertation *en corps*: l'adéquation politique du *genos*. En effet y a-t-il parole plus puissante, plus catégorique, parole qui puisse mieux illustrer le philhellénisme savant⁴⁹ en France que l'intervention suivante de Mablin?

Loin que cette prononciation eût pu compter des partisans dans le pays de M. Grégorios, elle n'y avait trouvé jusqu'ici que des ennemis ardents à la combattre. Des Grecs durent en effet trouver étrange qu'on voulût leur apprendre à articuler des sons de la langue grecque, et les étrangers qui s'érigaient en réformateurs de leur grammaire ne pouvaient être regardés par eux que comme les écoliers révoltés, qui prétendaient corriger leurs maîtres.⁵⁰

constituée sans unité politique; mais est due à la conscience de l'unité d'une civilisation hellénique; la conquête macédonienne en a été l'agent essentiel; et l'unité qu'établit l'empire romain en a assuré le triomphe.” Voir Meillet, *Aperçu d'une histoire*, p. 9. Voir aussi la conclusion de Meillet, “Hellenica”, extrait des *Mémoires de la Société de la Linguistique* 13 (1904), p. 30, sur “la substitution progressive aux formes locales de formes interdialectales empruntées de l'Attique. Cette substitution déterminait du reste des conditions nouvelles de développement, communes à tout le monde hellénique, et, par suite, des innovations ultérieures communes aussi à tout le domaine.”

⁴⁹ Ce philhellénisme savant est antérieur d'une bonne douzaine d'années au philhellénisme qui va surgir fortement, comme mouvement d'opinion, dans les grandes villes d'Europe, à la suite de l'insurrection avortée en mars 1821. À ce sujet, une longue tradition historiographique, qui commence par Loukia Droulia, *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'indépendance grecque (1821-1833)*, répertoire bibliographique, Athènes 1974, continue de nos jours par l'étude de Denys Barau, *La cause des Grecs. Une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*; “à partir des appels à souscription et des listes de souscripteurs”, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2007 (à paraître); et s'affirme par la contribution nouvelle de Gilles Pécout, *Volontari francesi e italiani per la Grecia nel lungo ottocento. Un'amicizia politica nel Mediterraneo* (titre provisoire; à paraître chez Einaudi).

⁵⁰ Nous faisons suivre cette intervention de Mablin, par celle de Boissonade, en tant que fragment introduisant son propre compte-rendu au *Dictionnaire de Zalykis*, examiné un peu plus loin en détail. J-F Boissonade: “[sur la formation du futur dans la langue grecque] c'est aux Grecs seuls à décider dans une discussion de cette nature”. Une sensibilité

Tels sont ces philologues philhellènes: avec eux, le pôle positif de référence n'est plus seulement les lettrés des pays occidentaux, mais les lettrés aussi des lieux hellénophones, partout en Europe. Le sens d'intervention reflété par les fragments suivants de Mablin laisse apparaître dans la spatialité du "schisme" la version qui s'apparenterait le plus à une figure possible du changement –moyennant, bien entendu, la ratification nécessaire du législateur qui, en fait, n'était venue qu'à la fin du siècle:⁵¹

Je ne suis pas moins éloigné de vouloir jeter de la défaveur sur les prononciations usitées dans les différentes écoles de l'Empire.

analogique est exprimée au XXI^e siècle, en des termes étonnamment proches de ceux de Mablin et Boissonade: "Tout le monde apparemment, sait 'ce qu'est la Grèce'. Mais peu ont pris la peine de demander aux Grecs eux-mêmes ce qu'ils en pensaient, ce qui aurait permis de susciter une réflexion en profondeur au lieu d'entériner les opinions de ceux qui se sont érigés en gardiens du classicisme grec. Ces derniers veulent à tout prix conserver leur statut privilégié de représentants d'une hégémonie politique et culturelle étrangère, et, par un truchement du système éducatif, ils ont obtenu, du moins en apparence, une soumission harmonieuse." Michael Herzfeld, "Vers une phénoménologie ethnographique de l'esprit grec", in F. Hartog et J. Revel (éds), *Les usages politiques du passé*, Paris: Editions de l'EHESS, 2001, p. 39.

⁵¹ Nous n'allons pas évoquer dans cet article la conjoncture qui a rendu possible à Émile Combes, en 1896, l'émission de la circulaire sur la prononciation du grec. Avant d'être nommé président du Conseil –son nom est associé depuis à la réforme sur la laïcité– Combes fut à l'instruction publique pendant six mois: du 1er novembre 1895 au 23 ou 29 avril 1896. La circulaire sur l'enseignement de la langue grecque fait partie de 42 circulaires signées par lui durant son mandat, ce qui suscita de nombreuses réactions hostiles. Lisons par exemple: "Le ministre de l'instruction publique en France, M. Combes, vient de prendre une mesure grosse de conséquences: la prononciation moderne du grec a été mise sur le même pied que la prononciation usitée, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, dans tous les pays d'Occident. Comme la co-existence des deux prononciations provoquera indubitablement une confusion intolérable dans l'enseignement, on s'attend généralement en France à voir, dans quelques années, la mesure transitoire remplacée par un acte définitif qui donnera le coup de grâce à la prononciation érasmienne", Wilhelm Vollgraff, "La prononciation du grec", *Revue de l'Université de Bruxelles* 1 (1895-1896), p. 1. En Angleterre une tendance analogue s'exprimait en 1895 aussi, par le traité de Edward Vernon Arnold et Robert Seymour Conway, tous deux de l'Université de Cambridge, *The Restored Pronunciation of Greek and Latin: With Tables and Practical Explanations*, Cambridge University Press, 1895. Phrase introductory: "It is proposed in the following pages that the method of pronunciation which is almost universal in England in the case of Greek, and still widely prevalent in the case of Latin, should be abandoned." Notons aussi dans la préface les "Authorities chiefly consulted" (p. iv) pour le grec et le pour latin séparément. Pour le texte de la circulaire d'Émile Combes (1896), voir Vivi Perraky, *Comment prononcer le grec (XVe-XIXe). Recueil de documents* (à paraître).

Un nombre considérable de savants se rangea en Occident, du parti des Grecs, et nous en trouvons dans tous les siècles, qui, par leurs écrits ou par l'exacte observation de l'ancienne tradition, protestèrent en quelque sorte contre la réforme [érasmienne].

Telle est la tension sociale, institutionnelle, à laquelle la longue *Introduction* de Zalykis fournit matière, raison et argument. Nous allons pouvoir mesurer plus loin l'écart qui sépare l'implication philhellène de ce professeur de l'École Normale à Paris, des positions atypiques de cet homme de Lettres né à Salonique, vivant à Paris, qui, tout en fréquentant le milieu des hellénistes, se trouvait englué dans la doxa des hellénisants.

*Le troisième compte-rendu. Une incertitude radicale éclairée par la grammaire.
La stratégie de Boissonade*

Boissonade à la Faculté des Lettres en 1809, à l'Académie en 1813, au Collège de France en 1828, investit les 48 dernières années de sa vie dans ses devoirs de professeur et ses travaux d'éditeur classique –dit son biographe et continue: “M. Boissonade savait le grec moderne aussi bien que le grec classique. Il avait adopté la prononciation moderne, malgré la tradition française qui s'obstine à une prononciation, reste de l'ignorance du XVIIe siècle.”⁵²

Prenons la mesure de la violence du “schisme philologique” à l'époque de l'inauguration de la Faculté des Lettres à Paris, par un seul indice: ce qui a rendu nécessaire à Boissonade de se rétracter par rapport à ses positions anti-érasmiennes. La situation, en effet, était à ce point tranchée que Jean-François Boissonade (1774-1857) ayant critiqué, dans le *Journal de l'Empire*, la prononciation érasmienne de J.-B. Morin,⁵³ s'était trouvé obligé d'aller jusqu'à se rétracter publiquement dans les pages du même journal,⁵⁴ où il était le rédacteur régulier sur les questions d'hellénisme. Il est significatif que l'autocritique de Boissonade se termine par une réflexion autour de “l'incertitude où nous sommes et serons probablement toujours” sur la façon dont les anciens prononçaient.⁵⁵

⁵² F. Colincamp (éd.), *J.-F. Boissonade. Critique littéraire sous le Premier Empire*, 2 vols, Paris: Didier et Cie, 1863, Vol. II, note de l'éditeur, p. 441.

⁵³ J.-F. Boissonade, “*Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec*, compte-rendu de la deuxième édition”, *Journal de l'Empire* (16 janvier 1809).

⁵⁴ Boissonade a dû se rétracter dans ces termes incroyables : “J'ai vu que ma résistance ne mènerait à aucun résultat utile [...]. Je rétracte donc toutes mes observations; je confesse que j'ai eu tort en censurant la prononciation de M. Morin, et dorénavant je me conformerai moi-même, dans l'épellation du grec ancien, à notre méthode [...].” Voir Perraky, “*Un révélateur du philhellénisme*”, p. 127.

⁵⁵ La prétention de l'érasmienne à la “fidèle reproduction des sons de l'Antiquité” est

Face à cette incertitude radicale, une vieille certitude surgit: celle de la grammaire. C'est au nom de la grammaire que Zalykis s'autorise à adopter une démarche pédagogique⁵⁶ pour proposer des changements dans la

mise en question au XIXe siècle par un constat difficile à ignorer: car cette prononciation n'a "jamais su prendre un caractère fixe et permanent. Chaque nation la régla à sa manière et les écoles de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, nous offrent aujourd'hui autant de prononciations différentes," dit Mablin, dans ce même compte-rendu. Un siècle plus tard le constat reste invariable, non seulement parmi les différents pays, mais aussi à l'intérieur de la même nation: "In Great Britain there are almost as many pronunciations of Greek as there are universities in which it is taught. [...] Consequently the various developments of the Erasmian 'discovery' have resulted in a lawless anarchy rendering Greek unintelligible between the Erasmians of different schools", John Gennadius, "The Proper Pronunciation of Greek", *The Nineteenth Century* (October 1895), pp. 681-698, ici p. 688. L'Abbé Ragon remarquera: "Allemands, Italiens, Anglais, Français, chacun prononce les vers d'Homère à sa manière", *De la pronnunciation*, p. 3. Ceci faisait déjà écho, sous la plume de Gustave d'Eichthal (1804-1886), quand il disait: "La prononciation nationale pourrait donner à l'élocution grecque, dans le monde entier, ce dont elle a tant besoin, *l'unité* [sic]. Elle serait un lien entre le peuple grec et les hellénistes étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent, un lien entre les hellénistes eux-mêmes", G. d'Eichthal, "De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique", fragment d'un travail sur *L'usage pratique de la langue grecque*, 1869, br.-in-8°, et *id.* *La langue grecque, mémoires et notices*, 1864-1884, précédé d'une "Notice sur les services rendus par Gustave d'Eichthal à la Grèce et aux études grecques", par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, Paris: Hachette, 1887. Et Émile Egger, *L'hellénisme en France*, Vol. I, Paris 1869, p. 152: "Par un excès de pouvoir, dont personne alors ne se rendait compte, la science avait constitué, dans chacun des pays ouverts aux études helléniques, une prononciation que l'on tenait pour celle même de l'antiquité. Sous le prétexte de revenir à la tradition classique, on avait rompu avec la tradition nationale et populaire, et l'on est tombé dans une étrange anarchie." Rappelons qu'Érasme aussi s'insurgeait déjà contre le latin médiéval forgé sur la prononciation des diverses langues européennes, dont la force l'étonnait constamment.

⁵⁶ Les propositions de réformes de la langue sont assimilées, depuis le XVIIIe siècle, à des positions pédagogiques. Tel est le cas de deux illustres personnalités des centres hellénophones des principautés danubiennes sous le règne des Phanariotes et de ce fait, souvent en contact avec les Lumières qui avaient activement pris parti, pendant un temps, en faveur de la reconnaissance de la langue parlée. Le premier, I. Moisiodakas (1725-1800), dont la biographie intellectuelle nous est donnée par Paschalios Kitromilidès, *Ιώσηπος Μοισιόδαξ. Οι συντεταγμένες της βαλκανικής σκέψης του 18ο αιώνα* [Iosipos Moisiodax. Les coordonnées de la pensée dans les Balkans au XVIIIe siècle], Athènes: MIET, 1985 et 2004; le deuxième, D. Katartzis (1730-1807), dont la biographie intellectuelle nous est donnée par C. Th. Dimaras, *Δ. Καταρτζής. Δοκίμια* [D. Katartzis. Essais], Athènes: Ermis, 1974. Zalykis n'osera critiquer aucune de ces grandes figures. Mais il trouvera opportun d'attaquer l'ouvrage d'Athanase Christopoulos (1772-1847), élève de Katartzis, intitulé

langue. La tâche du grammairien proprement dit a toujours été celle de l'enseignement. La *Préface* de son dictionnaire l'amène à se présenter lui-même comme grammairien.⁵⁷ C'est là où Boissonade l'attend.

Si Boissonade était violemment rappelé à l'ordre pour avoir critiqué le dictionnaire de Morin, qui, après tout, avait fait figurer dans ses tables les deux façons de prononcer (la prononciation érasmienne à gauche, la prononciation grecque moderne à droite), quelle aurait été la diatribe de Boissonade contre Zalykis, si les susceptibilités de la politique académique ne retenaient pas le grand helléniste d'une attaque frontale contre les positions clairement érasmiophiles du lexicographe natif de la Grèce!

Regardons avec quelle *maestria* engendrée par la précaution, Boissonade dans son compte-rendu sur Zalykis⁵⁸ va défaire l'argumentation de base de l'auteur du *Dictionnaire françois-grec*, sans évoquer aucune fois –chose admirable– le thème de la prononciation du grec: il va le contourner, par une ingénieuse déviation qui se déploie en trois volets, sur un sujet unique:

Γραμματικὴ τῆς αἰολοδορικῆς, ἥτοι, τῆς ὁμιλουμένης τωρινῆς τῶν Ἑλλήνων γλῶσσας [sic] [Grammaire de l'œlodorique, autrement dit, de la langue actuellement parlée des Grecs], Vienne 1805, et le critiquer dans les termes suivants: “Mais le livre d'Athanase Christopoulos, n'est pas véritablement une grammaire; car il ne contient que des remarques sur la façon dont le peuple parle aujourd'hui. Et ceci ne suffit pas pour que ce livre devienne la grammaire de la nation entière”, Zalykis, *Préface*, p. xxiii. La contribution de Christopoulos s'inscrit dans la tradition des grammaires du grec parlé, qui commence dans la première moitié du XVI^e siècle avec Nicolas Sophianos, puis avec Girolamo Germano (Rome 1622), et ensuite avec Simon Portius (Paris 1638). Notons que la langue néohellénique, la *démotique*, est établie comme langue unique dans l'enseignement en Grèce, avec la réforme de 1976. La longue procédure de cette reconnaissance officielle est reconstituée, en 345 pages, à partir des procès verbaux du Parlement par Georges Lampsidi, *Oι περιπέτειες της δημοτικῆς* [Les aventures de la démotique], Athènes 1993. Nous tenons à remercier Monsieur Anastase Gousi de nous avoir procuré cet ouvrage fondamental, depuis longtemps épuisé. À consulter aussi G. Babiniotis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [Histoire de la langue grecque], Athènes 2002. Voir aussi les contributions des Peter Mackridge, Paschalis Kitromilidès, Michael Kopidakis et Miltos Pechlivanos dans l'ouvrage panoptique sous la direction de M. Kopidakis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [Histoire de la langue grecque], Athènes: ELIA, 1999.

⁵⁷ L'analyse de contenu de la *Prodiathesis*, écrite en grec, ne se fait pas dans ce texte-ci, s'accordant peu facilement à une version en français privée du texte grec en regard. L'objet du présent article, par ailleurs, se définit à partir non pas du *Dictionnaire*, mais de la particularité des conditions institutionnelles de sa réception en France.

⁵⁸ [Jean-François Boissonade], *Journal de l'Empire*, sous la rubrique “Variétés”, (17 décembre 1809). Dans ce journal, Boissonade signe ses articles par la lettre oméga, imprimée en grec et en majuscule.

l'apprentissage du français à l'étranger, et ce qui en découle, la façon de le prononcer. Si la question de la prononciation apparaît dans son compte-rendu, c'est par rapport, non pas au grec, mais au français:

Je vais suivre M. Grégoire dans quelques-unes de ses observations. Au sujet de la prononciation, il dit avec beaucoup de sagesse, qu'il faut entendre nos lettres de la bouche d'un Français,⁵⁹ et il trouve impossible de figurer par des caractères grecs le son de la plupart des consonnes et celui de la plupart de nos voyelles nasales.

Ceci est l'argument de fond des adversaires de la prononciation érasmienne, puisque celle-ci s'est construite en faisant figurer par des caractères latins le son de la plupart des voyelles grecques.⁶⁰ C'est l'argument qui cristallise la rationalité du désaccord, de l'opposition à l'érasmienne, pour autant que celle-ci prend comme seule et unique mesure de la transcriptibilité du grec ancien, son passage par les vocables latins. Tel est ici le procédé rhétorique: en faisant l'éloge de la manière dont Zalykis se représente le grand problème de l'apprentissage du français par les étrangers n'ayant pas encore entendu cette langue se parler par ses locuteurs "naturels", Boissonade affaiblit la certitude dont Zalykis se fait le porte parole, sur la "fidèle reproduction" des sons attiques "sans les avoir entendus": "Je souhaiterais la même prudence [que celle de Zalykis] à quelques grammairiens qui, voulant représenter aux yeux la prononciation française, anglaise, ou allemande en donnent une idée très fausse."

Une voie détournée s'offre ainsi au grand professeur pour "dire", pour prendre parti, indirectement, sur la question du grec, en l'abordant, toujours dans une grande précaution oratoire et par l'intermédiaire des principes régissant la prononciation des langues étrangères en général. Au désir de Boissonade de doter le grec en France de ses sonorités vivantes, une nécessité s'attache au fil de son compte-rendu: dissocier le dénigrement de Zalykis quant au caractère corrompu de la prononciation actuelle des Grecs –l'objet principal de sa *Préface*–⁶¹ des habitants de la Grèce, du *genos*, le lieu d'adresse vénéré de

⁵⁹ Nous soulignons cette phrase.

⁶⁰ "Deviner des sons qu'on n'a jamais entendus," fut la grande critique adressée à la pratique érasmienne, ici dans les mots de Mablin, qui stigmatise dans ce même compte-rendu "cette nouvelle prononciation, déjà si peu croyable par la manière même dont elle s'est formée."

⁶¹ Sur les 37 pages de la *Préface*, les principes de la grammaire française exposés par Zalykis occupent en réalité peu de place. Plus précisément celle faite des six dernières lignes de la page 6, jusqu'à la fin du 1^e paragraphe de la page 10, partie tissée des paradigmes tirés du grec; et celle formée des deux fragments situés au milieu de la page

Zalykis. Boissonade va ainsi rendre simplement caduque toute prétention à l'utilité de ce dictionnaire pour les Grecs de la Grèce, en définissant son lectorat uniquement par le public français: "Il peut être fort utile à nos interprètes, aux négociants que les affaires de leur commerce appellent au Levant; enfin, à ceux de nos compatriotes que l'amour des voyages ou de l'Antiquité conduira sur le sol classique de la Grèce et de l'Asie Mineure."

Mais le point impitoyable de la critique de Boissonade est le suivant: ce que Zalykis dit ne pas aimer, grammaticalement parlant, dans le grec moderne, Boissonade montre que ceci existait aussi dans le grec ancien. Si ce que Zalykis critique dans le langage des modernes (comme par exemple la formation du futur) existait aussi dans l'Antiquité, cela invalide d'une part la prétention au savoir de Zalykis, et constitue de l'autre, une plaidoirie *de facto* en faveur de la continuité de la langue grecque, et par conséquent de la légitimation de son évolution actuelle. "Ce que M. Grégoire dit du futur moderne [...] se voit dans les auteurs du Bas-Empire [les exemples du XIIe siècle suivent]. Mais il y des traces de cet emploi jusque dans des écrivains de la plus pure et de la plus belle grécité, dans Isocrate et dans Aristophane."⁶²

Message implicite: si Zalykis fait preuve d'un savoir imparfait sur des choses bien établies comme les racines de la grammaire, qui lui confère discours, identité et profession,⁶³ pourquoi aurait-t-il raison sur des questions en

31, qui aboutissent eux aussi à des considérations critiques sur le grec parlé. Autrement dit, malgré son titre: *Dictionnaire de la langue française*, malgré l'objectif du dictionnaire annoncé au départ, "les bénéfices de l'apprentissage du français par les jeunes Grecs", en fait l'objet de la *Préface* est non pas le français, mais le grec. Et il porte en réalité, sur les différences entre le grec ancien et le grec moderne considérées *du point de vue de leur écart de prononciation*. Mais souvent la négociation avec les racines est subjectivement nécessaire, et il n'est pas inhabituel que l'objet réel d'un texte ne soit pas celui énoncé dans son introduction. Le fait par contre de la place accordée dans ces 37 pages à l'exhortation sur la bonne prononciation du grec, adressée aux maîtres des écoles de la Grèce, installe la différence, et touche, bien entendu, la corde sensible de la transmission de cette langue multiséculaire, l'enjeu principal justement du "schisme" en question.

⁶² Boissonade conclut son intervention sur le futur par la phrase citée plus haut: "C'est aux Grecs seuls à décider dans une discussion de cette nature." Voir aussi la convergence de ce point de vue avec les thèses des linguistes actuels, par exemple, ceux du département de linguistique de Ohio State University, comme Panayiotis Pappas et Brian D. Joseph, "On Some Recent Views Concerning the Development of the Greek Future System", *Byzantine and Modern Greek Studies* 26 (2002), pp. 247-273. Voir ici même, la note 102.

⁶³ *Avertissement* de l'éditeur Jean-Michel Eberhart (1755-1825), dans *Nouveaux éléments de la grammaire grecque* par H. H. G***, troisième édition, revue et corrigée, par M. Zalik de Thessalonique, Professeur de Langue grecque, Paris: Eberhart, 1815: "M.

suspens, ouvertes, controversées, telle l'origine de la prononciation? Et le coup de grâce final, la référence personnelle de Boissonade à Coray –objet d'hostilité de Zalykis tout au long de la *Préface*⁶⁴ achève la mosaïque du professeur: "J'ai

G. Zalik, de Thessalonique a bien voulu se charger de lire les épreuves; et nous avons désiré profiter en même temps d'améliorer cette Grammaire. Nous l'avons prié de la lire d'avance, d'en retrancher ce qui lui paraîtrait inutile, et d'y ajouter ce qui pourrait la rendre plus claire et plus complète [sic]. M. Zalik a surpassé nos espérances [...] il fait imprimer actuellement une Grammaire de grec *attique pur*, dont le premier volume paraîtra à la fin de l'hiver." Si l'on veut s'assurer que Zalykis travaillait sur une grammaire de langue "pure", on peut se référer, selon l'indication de l'éditeur, aux pages 39, 65 et 80 de l'ouvrage. Mais le qualificatif de pureté présuppose en général une abstraction des transformations de la langue supposée pure. Sur les altérations de l'Attique au IV^e siècle, par l'exemple de la substitution de la lettre *ita* et de la diphthongue *ei*, voir Meillet, "Hellenica", p. 5. Pour revenir à l'édition d'Eberhart, la *Table de prononciation* est présentée par les soins de Zalykis en une seule colonne, ne donnant que la seule équivalence de la prononciation érasmienne. On est en 1815. Les thèses de 1809-1810 n'étaient donc pas, de la part de l'auteur du *Dictionnaire françois-grec*, l'effet d'une prise de position occasionnelle.

⁶⁴ La répartition thématique du texte de la *Préface* est forgée en fonction de l'opposition que Zalykis veut marquer contre son compatriote A. Coray (1748-1833), helléniste d'envergure européenne vivant à Paris, "le nomologue de la langue grecque" et "le père de la Nation". Dans son long parcours en France où Coray a vécu pendant 51 ans (1782-1833), il s'approprie d'une façon synthétique des idées sur la langue, la grammaire, l'éducation, issues des Lumières, telles qu'élaborées par la suite dans la mouvance des *Idéologues*, à laquelle Coray fut personnellement affilié. Ces idées se transfèrent aux lecteurs grecs périodiquement, par les "Prolégomènes" que Coray fait paraître de 1805 à 1832, à l'occasion des divers auteurs publiés dans le cadre de sa Bibliothèque Hellénique. Ces "Prolégomènes", d'une richesse incommensurable, ont fait l'objet d'une édition autonome en 4 volumes, à Athènes: MIET, 1986, 1988, 1990, 1995. Par l'intermédiaire de ces textes, Coray va prendre position en faveur de la prononciation du grec moderne (voir *infra*), notamment dans les "Prolégomènes" à Isocrate, en 1807. Concernant le texte de la *Prodiathesis*, dont l'objet caché est la personne de Coray lui-même, on peut dire qu'une approche typologique (qui se fait ailleurs) présente l'avantage de laisser surgir les traits particuliers, définissant le courant antinomique de celui que Coray représentait: la langue comme forme *a priori*, valeur immuable d'un côté; la langue comme formation historique, objet et sujet des changements en cours, de l'autre. Performativité et universalité d'une côté, primauté aux formes de l'expérience de l'autre. À l'héritage du fameux *De l'esprit* (1758) d'Helvétius, et de la lecture qu'en font les *Idéologues*, l'émergence du courant néo-hippocratique, où l'observation est maîtresse, vient redéfinir une conjoncture intellectuelle où Coray, médecin, helléniste et "philosophe", assurera longtemps une place d'avant-garde. Est-ce pour s'opposer à cette autorité, que Zalykis se rangea irréversiblement au sein du camp adverse? Est-ce que le sourd différend entre hellénistes et hellénisants serait à la racine de cette longue opposition?

appris cela, comme bien d'autre choses, dans le savant commentaire de M. Coray sur Isocrate (p. 244).⁶⁵

Zalykis, dans le texte de sa *Réponse*, apporte-t-il la matière nécessaire, nous permettant de comprendre les enjeux de sa position?

III. Destins de la *Réponse* de Zalykis

La célébration par l'omission. Le rôle de C. Nicolopoulos

Il se trouve que dans *Michaud*, la célèbre *Biographie universelle*,⁶⁶ une place importante est faite à la vie et à l'œuvre de Zalykis sous la plume de Constantin Nicolopoulos.⁶⁷ La conjoncture qui a rendu cette publication possible est au moins triple.

Elle réside tout d'abord dans la coïncidence chronologique entre la mort de Zalykis en 1827 et les travaux de préparation en vue de la parution du dernier volume, la lettre Z, de la *Biographie universelle* paru à la fin 1828.

⁶⁵ Nous ne parlerons pas ici de la façon élogieuse dont Boissonade dans plusieurs de ces écrits se réfère à Coray. Notons seulement que la deuxième de ses publications, l'ouvrage de Marini, *Vita Procli*, paru à la fois dans la collection Bibliothèque Grecque-Latine chez Didot et à Leipzig en 1814, est tout simplement dédié à Coray.

⁶⁶ Par le nom de son premier éditeur Louis-Gabriel Michaud (1773-1858), *Biographie universelle ancienne et moderne*, ou “Histoire, par ordre alphabétique, de la vie privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes [...]”, première édition (1811-1828), pour la parution de laquelle ont collaboré plus de 300 érudits français et étrangers. Plus encore qu'un dictionnaire de noms propres, la *Biographie universelle* constitue, par les noms propres, une véritable encyclopédie des faits sociaux internes au mouvement des idées dans la première moitié du XIXe siècle.

⁶⁷ Constantin Nicolopoulos (1786-1841), homme de Lettres originaire de la Grèce, a vécu toute sa vie d'adulte à Paris. Professeur de Littérature grecque au Collège des Minimes et puis, de 1816 à 1840, assistant bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Institut de France, il a joué le premier rôle dans la création de la Société Hellénique en France, dont les documents sont conservés dans *Papiers et Correspondance de C. Nicolopoulos*, à la Bibliothèque de l'Institut (BIF, MS 935-942). Ami et biographe de Zalykis, il avait aussi édité et préfacé ses œuvres *post mortem* (moyennant les fonds de la veuve Zalykis), dont la traduction en grec du *Contrat social* de J.-J. Rousseau. Pour le retentissement de ce texte dans le mouvement des idées au sein des parties hellénophones en Europe, voir Paschalis Kitromilidès, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες* [Lumières néohelléniques. Les idées politiques et sociales], excellemment traduit depuis l'original: *Tradition, Enlightenment and Revolution*, Thèse de doctorat, Université Harvard, 1978, par Stella Nikoloudi, Athènes: MIET, 1996 et 1999, notamment le chapitre 8 (pp. 336-380) et p. 596, note 56.

Boissonade, collaborateur régulier, depuis 1813, de la *Biographie* –auteur de 144 de ses notices– était le protecteur de Zalykis dans le marché des collations. Le grand helléniste, en fait, lui procurait régulièrement de 1807 à 1817 la charge professionnelle des collations, le métier de Zalykis.⁶⁸ Il était donc normal que Boissonade ne fût point défavorable à la recension, dans *Michaud*, de celui qu'il avait bien connu. Eh! bien, pourquoi aurait-il refusé un article signé Nicolopoulos, qui pareillement était loin de lui être inconnu ou inamical?⁶⁹

Si Boissonade était en position de mieux soutenir cette insertion dans le volume de 1828, date à laquelle il venait d'être appelé (à la mort de Jean-Baptiste Gail) à la chaire de Littérature Grecque du Collège de France, c'est que le contexte de la sphère politique y était favorable: la mort de Zalykis, survenue le 4 octobre 1827, précède juste de 16 jours la bataille navale de Navarin.⁷⁰ À l'heure où l'indépendance grecque faisait l'objet, cette fois-ci à part entière, des politiques étatiques en Europe, il ne serait pas complètement inopportun, du point de vue de la direction de *Michaud*, d'y voir insérer la biographie d'un Grec lettré ayant vécu et travaillé pendant plus de 15 ans à Paris, avant de partir à l'Est en 1820, soutenir l'insurrection⁷¹ contre la domination ottomane.

⁶⁸ L'écart entre les positions théoriques de Zalykis sur la langue, telles qu'on les appréhende dans la *Préface* de son dictionnaire, et sa pratique du grec, telle qu'on l'apprécie dans le beau style du grec parlé de sa *Préface*, se joint ici à une aporie: car le travail de collation, qui presuppose l'aptitude à conférer des versions manuscrites différentes, aurait dû sensibiliser Zalykis à la réalité non-unitaire de la langue. "Recenser les variantes", sa pratique professionnelle, la définition même de la collation, aurait dû l'empêcher de tenir pour vraie l'idée d'une homogénéité parfaite du grec au cours de l'Antiquité.

⁶⁹ Selon les périodes, Constantin Nicolopoulos se trouvait apparenté au champ de Boissonade, à des degrés différents. Voir Paris, Bibliothèque Nationale de France, ms nafr 6772 ff.94-97, trois lettres de Jean-François Boissonade, membre de l'Institut, à Constantin Nicolopoulos, dont notamment celle du 28 mai 1818. Le premier indice que nous avons sur la relation de ces deux hommes, date du 12 octobre 1808, dans la lettre de J.-F. Boissonade à François Thurot, dans Colincamp, *Boissonade*, Vol. II, p. 590.

⁷⁰ La bataille navale de Navarin où le 20 octobre 1827, les marines anglaise, française et russe détruisent complètement et sans doute par une série des hasards la flotte ottomane. Ceci marquera néanmoins d'un sceau d'irréversibilité l'avenir de la Révolution grecque, qui était restée en état d'insurrection ensanglantée depuis le mois de mars 1821.

⁷¹ Affilié, selon toute vraisemblance, à la mouvance maçonnique depuis 1809 (voir ici même, note 126), Zalykis a participé personnellement à la préparation de la Révolution grecque. C'est pour cela qu'il quitta Paris en 1820. C'est pour cela qu'il vivra jusqu'en 1826 en Valachie, Transylvanie, et puis en Russie. Pour l'importance des sociétés secrètes dans la radicalisation des Balkans à cette époque, voir Paschalis Kitromilidès, "Le

Dans l'article de Nicolopoulos, le passage concernant le *Dictionnaire* de Zalykis reste identique (à l'opposé d'autres passages) dans les éditions ultérieures de Michaud:

En 1809, il publia à Paris un Dictionnaire français et grec moderne, qui lui fit beaucoup d'honneur. La préface surtout, qui est assez longue et détaillée, décèle un homme plein de goût et de savoir. Elle contient des observations judicieuses sur la différence qui existe entre le grec ancien et le grec moderne [...] MM. Boissonade et Dureau de la Malle ont fait sur ce Dictionnaire, dans le *Journal de l'Empire* et dans le *Moniteur*, un rapport très favorable.

Porteur d'une inversion dans les termes de la réception du *Dictionnaire* en France, ce passage est à l'origine de la fausse réputation de ce *Lexique* dans l'historiographie postérieure. Pire encore, il conduit à enterrer définitivement l'existence du débat. Pour y arriver, Nicolopoulos va devoir aller jusqu'à omettre le texte même de la *Réponse* de Zalykis à ses critiques. Depuis, dans les notices biographiques, qu'elles soient en grec ou en français, les comptes-rendus du *Dictionnaire* passent invariablement pour positifs.

Wladimir Brunet de Presle, de l'Institut, sans faire référence aucune, lui non plus, à la *Réponse* de Zalykis, loue les "considérations sur la langue grecque moderne" qui précèdent son dictionnaire, en précisant qu'il "avait reçu des comptes-rendus favorables dans les journaux du temps".⁷² Et Constantin Sathas: "En 1809 il publie à Paris son *Dictionnaire françois-grec* moderne, avec des prolégomènes importants. Les grands savants hellénistes Boissonade, Dureau de la Malle et Mablin ont passé au crible et fait l'éloge du *Dictionnaire* de Zalykis."⁷³

Brunet de Presle et Sathas sont contemporains. Personnalités éminentes du monde des Lettres des années 1860, en France et en Grèce respectivement, ils évoquent les trois comptes-rendus sans mention aucune de leur contenu, autre que celle énoncée par Nicolopoulos en 1828; et comme lui, eux aussi font abstraction totale de tout trait évoquant la *Réponse* du lexicographe Grec. Pourquoi, d'ailleurs, y aurait-il "réponse" à ces trois articles de la presse, réputés parfaitement positifs? Une cohérence au registre à la fois biographique et bibliographique s'était depuis lors irréversiblement établie.

retentissement des idées de Jean-Jacques Rousseau au sein du radicalisme balkanique à l'époque de la Révolution française", dans Tanguy l'Aminot (éd.), *Politique et révolution chez J.-J. Rousseau, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, no. 324, Oxford: The Voltaire Foundation, 1994, pp. 136-139.

⁷² Brunet de Presle, "Discours".

⁷³ Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία*.

D'une façon générale, que ce soit dans l'historiographie française ou grecque, le fait que les comptes-rendus du dictionnaire, quand ils sont mentionnés, ont toujours passés pour favorables, a inévitablement entraîné un effacement des raisons qui avaient engendré la *Réponse* de Zalykis.

Nous comprenons la nécessité subjective de Nicolopoulos coutume des notices biographiques oblige aussi de présenter 18 ans après les faits, la réception en France du *Dictionnaire* de son ami comme absolument favorable. Mais en occultant ainsi une partie de l'histoire de Zalykis, Nicolopoulos occultait en réalité toute une histoire celle du logos non abouti, non advenu, symbolisé par une action “en faveur de la prononciation actuelle des Grecs”, qui a durablement formé tout un courant, cet autre courant des grands savants, ceux qui refusaient de voir dissocier la langue textuelle de la Grèce, de la langue parlée des Grecs. En étouffant l'existence de ce courant, Nicolopoulos passa sous silence les termes de la fondation du premier philhellénisme français, le philhellénisme des philologues, qui est spécifique à la fois de l'histoire académique en France, de l'histoire de l'hellénisme en Europe et de l'histoire des pratiques d'enseignement affirmées et maintenues en opposition au modèle néoclassique de la langue.

La découverte du texte de la Réponse. Le rôle de Philippe Iliou

À cette conjoncture défavorable à l'histoire des idées, telles qu'elles se sont confrontées, telles qu'elles se sont forgées dans le passé, un hasard vient s'immiscer qui agrava la situation: le nom de Zalykis, paradoxalement, ne figure pas dans les tables du journal, où sa *Réponse* fut publiée. Aucune des trois dénominations Grégoire, Géorgiades ou Zalicos, on le disait, la signature imprimée et en majuscule de son article, n'est retranscrite dans les colonnes du répertoire des tables.

Quel triste avenir pour un long article, paru dans les pages du plus grand journal français de l'Empire, *Le Moniteur Universel*,⁷⁴ l'organe officiel du gouvernement français jusqu'en 1868!

Le recensement lacunaire des tables⁷⁵ du grand quotidien aurait pu en effet s'avérer fatal pour l'advenir de la *Réponse*, texte révélateur des étendues

⁷⁴ *Le Moniteur Universel* (1789-1901), journal quotidien, diffuse les documents officiels, *Lois et décrets*, le *Bulletin de l'Assemblée Nationale*, le *Bulletin de la Grande Armée*. Tel est le journal qui a accueilli la *Réponse* de Zalykis, ainsi que (excepté celui de Boissonade, rédacteur régulier au *Journal de l'Empire*) les autres textes concernant le débat sur la prononciation du grec.

⁷⁵ Le travail d'indexation pour le second volume des tables du *Moniteur Universel*, de

de la polémique universitaire sur la prononciation du grec. Car, on le répète, aucune indication bibliographique n'existe qui aviserait de l'existence de cet article de Zalykis.

Une seule source informa de sa parution: la *Ελληνική βιβλιογραφία* de Philippe Iliou,⁷⁶ parue à Athènes en 1997. Depuis, le texte de la *Réponse* acquiert le statut d'un document formellement catalogué, bibliographiquement défini. Les recherches de ce grand historien l'avaient amené dans les années 1960 à inventorier directement sur les rayonnages des magasins de la Bibliothèque de la Sorbonne, une brochure sans titre, imprimée en 1810 probablement par Zalykis lui-même, qui aurait voulu réunir ainsi l'ensemble des critiques faites à son dictionnaire, conjointement avec le texte de sa propre réaction.

Grâce au souci d'exhaustivité caractérisant la démarche historienne de Philippe Iliou et celle de sa collaboratrice renommée, Madame Popi Polemi, la lecture de l'article de la *Réponse*,⁷⁷ presque deux siècles après sa parution, permet d'enrichir aujourd'hui l'historiographie du seul texte de Zalykis dont nous disposons en langue française, texte unique d'un Grec sur le statut du grec adressé aux érudits français dans la première décennie du XIXe siècle, lors de cette polémique universitaire, qui portait, en réalité, sur les effets sociaux-politiques de l'adoption de telle ou telle façon de prononcer.

Rétablir en effet à partir de la réception de ce *Dictionnaire*, à partir de sa place dans le "schisme philologique", la biographie intellectuelle de Zalykis,⁷⁸

l'an VIII (1799) à 1814, intitulé *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1 vol. in-fol.), Paris, chez Madame veuve Agasse, rue des Poitevins, no. 6, qui ne comporte pas sa date d'édition, est publiée (voir *Bibliographie de France*) sous forme de 10 fascicules pendant les années 1821 et 1822. Les bouleversements politiques successifs depuis 1814, auraient sans doute fait différer la mise en place du travail à la fois minutieux et colossal d'indexation. Ce travail retardé, accompli sans doute à la hâte, serait à l'origine de cette non-inscription de Zalykis dans le lieu de mémoire du journal parisien.

⁷⁶ Iliou, *Ελληνική βιβλιογραφία*, Vol. I. Une œuvre dont Spyros Asdrachas dans le Supplément du journal *Καθημερινή* (3 mai 1998), p. 39, écrivait: "Le projet de Philippe Iliou, dans sa Bibliographie hellénique, n'est pas seulement un projet portant sur l'histoire du livre: c'est un projet dont l'objet est l'Histoire par l'histoire du livre", une lecture que nous prenons la liberté de faire nôtre.

⁷⁷ Une présentation de la *Réponse* de Zalykis fut donnée par Vivi Perraky, lors d'une communication au colloque international de Delphes, organisé par Tr. Sklavenitis et K. Staikos: *The Printed Greek Book, 15th-19th Century*, European Cultural Centre of Delphi, Delphi, 16-20 mai 2001.

⁷⁸ Le seul fait que le *corpus* d'analyse de Georges Tolias comportait l'un de ces trois comptes-rendus, celui que nous avons qualifié de "clément", paru en deuxième lieu, anonymement dans *Le Magasin Encyclopédique* (1810) a suffit pour que G. Tolias puisse

restituer dans le contexte conflictuel de son époque les pièces le concernant, procéder à l'édition commentée de la *Réponse*, et de trois comptes-rendus, presque 200 ans après leur première parution, permet de mieux mettre en relief une autre scène, celle de l'ample résistance, sinon de la dissidence, qui avait commencé en France sous le Premier Empire, contre la prononciation érasmienne, en faveur de l'élocution usitée en Grèce, ce qui ni plus, ni moins, correspondait à une mise en question experte des permanences fondatrices des *modi vivendi* des institutions académiques de l'État.

IV. Raison et argument de la *Réponse* de Zalykis

La corruption du grec que les élites ont avalisée

La *Réponse* de Zalykis⁷⁹ à ses critiques constitue en quelque sorte la suite rhétorique de la *Prodiathesis*, le discours préliminaire de son dictionnaire. Ce premier texte, rédigé en grec, obéit aux impératifs d'exhortation que la fonction didactique doit impliquer. Le second, la *Réponse*, écrit en français, s'adresse à la sphère académique des hellénistes français. La *Réponse* laisse surgir, d'une façon raisonnée, l'identité discursive de Zalykis: en réaction immédiate aux "attaques" précises lues dans les journaux, elle met en relief l'écart qui a généré le "schisme philologique" –ce qui n'est pas sans nous inciter à donner de ce texte inédit, d'amples fragments de citation.

Le noyau argumentatif du texte de la *Réponse*⁸⁰ est organisé autour de la notion d'"erreur" que Zalykis dit se voir faussement attribuée: "Je me suis vu accusé d'une erreur qui m'est bien étrangère." Ce dont Zalykis est "accusé", selon ses propres dires, c'est ce dont Nicolopoulos fait abstraction dans son article dans la *Biographie universelle*: "On me suppose formellement déclaré pour la prononciation réformée de la langue grecque, c'est-à-dire pour celle qui a été introduite en Europe par Érasme; et c'est la première fois, dit-on, qu'il se trouve un Grec qui diffère en cela de ses compatriotes."

conclure, avec raison, que dans le *Prologue* de son dictionnaire, Zalykis "essayait de marquer son indépendance vis-à-vis des 'grands savants', tels que Coray ou Villoison". Voir Georges Tolias, *La médaille et la rouille. Image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Athènes: Hatier-Kaufman, 1997, p. 400.

⁷⁹ *Réponse de Zalykis à ses critiques*, rubrique: "Langue grecque", *Le Moniteur Universel* 108 (18 avril 1810), pp. 429-430.

⁸⁰ La *Réponse* paraît le 18 avril 1810, c'est-à-dire dix mois après le compte-rendu de Dureau de la Malle, six mois après le compte-rendu de Mablin et quatre mois après celui de Boissonade.

Quelle va être la stratégie de Zalykis pour se décharger de son “erreur”? Il va la comparer –moins pour la minimiser que pour en donner l’origine– à une faute gigantesque, quasi historique: comment est-il possible qu’on l’accuse de cette stupide erreur de voyelles, alors qu’une vraie faute n’a pas cessé d’être commise tout au long de ces derniers siècles par les élites mêmes de la nation?

On peut reprocher aux Grecs instruits des derniers siècles une faute, qui a beaucoup contribué à corrompre leur langue, et qui pouvait même la perdre totalement: c’est une trop grande complaisance pour les gens sans éducation, qui dans tous les pays s’expriment mal, et dont ils adoptaient les expressions et la vicieuse prononciation. Ainsi ceux qui devaient entretenir la pureté et le bon goût, en accéléraient la destruction, sans s’en apercevoir [...].

Pour Érasme, le rôle des savants, des doctes, des lettrés, est justement de rétablir les langues anciennes.⁸¹

Lorsqu’il évoque les langues modernes, Érasme emploie pour dénoncer leur prononciation des attributs qui ont une résonance morale péjorative, en la qualifiant de vicieuse, dégénérée, corrompue. La façon dont l’argumentation de Zalykis se trouve apparentée aux signifiants érasmiens, plus encore qu’à la technicité de la reproduction du son supposé antique, se localise, et c’est un point essentiel, dans le mépris de la langue actuelle, par l’équation omniprésente entre évolution et dépravation. C’est dans ce même schéma que la composante sociologique de la corruption du grec est nouée, selon Zalykis, à une mobilité sociale résolument inopportun:

Et lorsque sous nos derniers empereurs, les places les plus importantes furent si souvent occupées par des gens qui n’étaient ni attendus ni préparés dans leur jeunesse à une si brillante existence, tous ceux qui eurent à traiter avec ces personnages puissants ou à en solliciter des grâces n’eurent garde de parler plus élégamment qu’eux.

Si la *Réponse* de Zalykis se retourne contre son auteur de façon redoutable, plus encore que la prononciation à proprement parler, soulignons-le, c’est son corollaire, le statut négatif accordé comme une évidence naturelle à la

⁸¹ Les positions d’Érasme sur la prononciation telles qu’exposées dans ses œuvres pédagogiques et plus particulièrement dans son *Dialogus* sont en général difficiles à rapporter, du fait de la nature par définition fragmentée du texte dialogué. Le plus souvent, on opte ici, pour leur présentation par les commentaires –d’une importance majeure– de Jacques Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Les Classiques de l’Humanisme, publiée sous le patronage de l’Association Guillaume Budé, 2 vols, Paris: Les Belles Lettres, 1981, p. 103.

langue parlée.⁸² La ligne de clivage qui différencie le courant de pensée, la tradition, la stratégie, des “modernes” a comme opérateur primordial une certaine disposition positive envers toute expression du temps présent de l’histoire.

Si pour Érasme les Grecs de son temps prononçaient “de travers” (*perperam*) plusieurs diphtongues et plusieurs voyelles, c’est parce que selon lui “seule la langue antique possède le privilège de servir d’étalement *ne varietur*”⁸³ Érasme “enveloppe dans un commun mépris toutes les langues modernes pour leurs fautes de prononciation”,⁸⁴ et nous connaissons bien son amère critique envers le français moderne:

- Ah! si le genre humain tout entier ne parlait que deux langues!
- Lesquelles?
- Le grec et le latin.⁸⁵

L’intervention pédagogique en faveur du retour à un passé abandonné, formulé avec une grande prudence par Érasme, s’adresse aux maîtres d’école.⁸⁶ Les conseils de Zalykis vont dans la même direction: “J’ai proposé, dans une note [de la *Préface*], à nos maîtres d’école d’habituer les enfants à distinguer le son de l’omicron bref de celui de l’oméga long.” Pourquoi? “Parce qu’il me paraît certain que nos ancêtres les distinguaient.”⁸⁷ [!]

⁸² Une “précision” importante s’inscrit en tête du compte-rendu de Dureau de la Malle dans *Le Moniteur Universel*: “Dictionnaire français et grec moderne”. Dans l’ouvrage de Zalykis, il est marqué en grec sur la page du titre: “Dictionnaire de la langue française”. Mais le faux titre, en français, laisse s’installer un doute quant à la langue dans laquelle est donné le lexique français: *Dictionnaire françois-grec*. C’est comme si Zalykis ne pouvait pas être l’auteur de l’énoncé “françois-grec moderne”.

⁸³ Chomarat, *Grammaire*, p. 99.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Érasme, *Dialogus*, p. 917.

⁸⁶ Voir le texte classique de John J. Bateman, “The Development of Erasmus’ Views of the Correct Prononounciation of Latin and Greek”, *Classical Studies Presented to Ben Edwin Perry*, Illinois Studies in Langauge and Literature 58, Urbana, Chicago and London: University of Illinois Press, 1969, pp. 46-65: “The Dialogue is in fact directed to the schoolmasters of Europe, and the first third of it is a discussion of the social position, training and educational task of the public school teacher.” (p. 59). Il serait en effet difficile de ne pas penser aux similitudes avec les longs passages où Zalykis traite ce même sujet dans la dernière partie de sa *Préface*.

⁸⁷ Situer la question de la prononciation dans le seul secteur grammatical, en dehors de rapports de forces dans le domaine de la philologie et en dehors de l’accroissement de ses connaissances, exprime une différence supplémentaire de Zalykis par rapport à Coray. La démarche sur la question, deux années auparavant, se précisait ainsi: “Je ne sais, ni

Certes, cet énoncé, avec les autres deux qui suivent, suffiraient à établir l'identification “idéologique” de Zalykis dans le clivage dit philologique de son temps:

Il est sans doute désirable de recouvrer cette richesse perdue des anciens [...] qui distinguaient les voyelles par des nuances très fines.

Il y aurait de grands inconvénients à vouloir rappeler le grec ancien dans toute sa richesse et toute sa pureté avant d'avoir fixé les nuances distinctives des voyelles et des diphthongues.⁸⁸

La faute à Bessarion

Si ces fragments définissent sans ambiguïté la portée, l'orientation, de ce *logos parainetikos* qui fut celui de Zalykis, le passage suivant en fournit les prémisses:

La langue pure cessait insensiblement d'être vivante, elle n'était plus celle des affaires et des faveurs⁸⁹ [...] Cette corruption gagna ceux mêmes qui protestaient intérieurement contre cet effet de nos malheurs, et ce qui nous reste de ces tems, écrit en style familier, nous autorise à croire que Lascaris, Gaza, Argyropoulo, n'étaient pas plus à l'abri de ce reproche que le cardinal Bessarion; et que le mot *emeis*⁹⁰

ne m'intéresse à savoir comment Isocrate, Platon ou Démosthène prononçaient [...]", A. Coray, *Προλεγόμενα εἰς τὸν Ἰσοκράτη* [Prolégomènes à Isocrate], Paris: Eberhart, 1807, p. 305.

⁸⁸ Est-ce que les positions de Zalykis passaient directement par la lecture d'Érasme? Ou bien cela reflétait-il plutôt un effet de milieu? Une pratique collective bien intériorisée ne se détache pas volontiers de ses sources? Le cas de Zalykis pourrait bien être révélateur justement du degré d'imprégnation sociale de ces sensibilités du XVIe siècle dans la France du XIXe siècle. Un indice: "Ces *enfants d'Érasme* [sic] ce sont aujourd'hui, tous les hellénistes, tous les professeurs, tous les savants, tous les fabricants de français à l'usage des sciences et de leurs applications; se sont, par conséquent, tous les séminaristes, tous les laïcs qui veulent un peu se barbouiller de grec, et jusqu'aux innocents agneaux de l'enseignement secondaire... C'est, en un mot, tout le monde, hélas!" Ch. des Moulins, Membre de l'Institut des provinces et de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, "Courte dissertation à propos d'une phrase insérée dans les 'Annales Archéologiques', relativement à la prononciation de la langue grecque" [1858], p. 3.

⁸⁹ Quand une langue devient celle de la Cour, ceci est un gage de son renouvellement en effet, de son élaboration collective avec d'autres lieux de discursivité. Sur le destin d'une langue, qui historiquement ne devient à aucun moment celle de la Cour, voir Krzysztof Pomian, *Ibn Khaldûn au prisme de l'Occident*, Bibliothèque des Histoires, Paris: Gallimard, 2006, p. 201.

⁹⁰ Zalykis, à son tour, tente ici une réplique à la remarquable observation de Dureau de la Malle, qui prend l'exemple de *emeis/eseis*, formation moderne de la langue grecque,

n'était pas moins fréquent dans leur conversation que dans celle des Grecs d'aujourd'hui.

Autant latinistes⁹¹ qu'hellénistes, ces trois humanistes de Byzance,⁹² ayant enseigné le grec en Italie, avaient rédigé les premières grammaires de la langue grecque;⁹³ ils avaient beaucoup écrit, beaucoup traduit, beaucoup voyagé, et ils avaient rassemblé des matériaux épars, qui constituent aujourd'hui les premiers documents de l'histoire de l'hellénisme. À la fin du XVe siècle ils forment déjà le noyau politique réel, actif, contre la conquête ottomane. Favorables à la réunion des Églises d'Orient et d'Occident,⁹⁴ et de ce fait bien influents, ces savants étaient en position d'attirer l'attention du Vatican⁹⁵

employée par l'helléniste français en tant que preuve de la vivacité de la langue parlée à procurer des solutions opératoires à ce qui antérieurement, restant figé et inaudible, formait une source de confusions. Dureau de la Malle: "Le grec moderne forge le *emeis*, *eseis* (nous-vous) à la place de la formation archaïsante *imeis* (avec ita), *imeis* (avec ipsilon), les deux se prononçant pareillement depuis le début de l'ère chrétienne, ce qui, par le passé, ne laissait pas entendre la différence acoustique entre le *nous* et le *vous*." On a déjà vu à quel point Dureau de la Malle s'attache à expliquer, à montrer le haut degré auquel la langue moderne peut être la souche même de son propre renouvellement.

⁹¹ John Monfasani, *Byzantine Scholars in Renaissance Italy: Cardinal Bessarion and Other Émigrés: Selected Essays*, Aldershot: Variorum, 1995; notamment le chapitre (paginations multiples) intitulé "Bessarion latinus", pp. 165-236.

⁹² Constantin Lascaris, Théodore de Gaza et Jean Argyropoulos étaient proches tous les trois du cercle du Cardinal Bessarion à Rome, pivot de la vie littéraire, théologique et philosophique du temps, qui a longtemps symbolisé la synthèse entre la pluralité des héritages antiques et chrétiens. Dans la querelle philosophico-théologique du temps, ces savants avaient pris des positions fortes, objet d'une bibliographie volumineuse. Elle est en grande partie recensée dans la collection *Αναγεννησιακή βιβλιοθήκη* [La bibliothèque de la Renaissance], Athènes: Kotinos, 2004.

⁹³ Christian Forstel, "Les grammaires grecques du XVe siècle. Étude sur les ouvrages de Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza et Constantin Lascaris", Thèse de doctorat, École Nationale des Chartes, 1992.

⁹⁴ Bessarion (1403-1472), archevêque de Nicée (actuel Iznik en Turquie), avait participé lui-même aux Conciles de Ferrare et Florence (1438-1439) auprès de l'empereur Ioannis VIII Paléologue. Bessarion, à l'opposé de son rival Marc d'Éphèse, s'engage dans la voie de la conciliation. L'accord scellé entre les deux Églises venait neutraliser le schisme religieux traditionnellement placé en 1054. C'est à Bessarion qu'est confiée la lecture en grec du *Décret d'unior*. Bessarion retourna en Grèce afin de recueillir des anciennes copies des textes de Saint Basile contre Eunomius en vue de l'établissement d'un texte "authentique" sur la question capitale de la procession du Saint-Esprit. C'est à son arrivée à Rome avec les précieux manuscrits, que Bessarion est nommé Cardinal par le Pape Eugène IV, le 18 décembre 1439, quatorze ans avant la chute de Constantinople.

⁹⁵ Du temps de Zalykis, la lecture de Humphrey Hody, *De Graecis illustribus linguae*

sur la nécessité pour l'Occident de contenir l'expansion des Ottomans. Le cardinal Bessarion, doyen du sacré-collège des cardinaux, jouit d'un crédit qui dépasse l'Italie, et qui lui vaudra des voix aux conclaves de 1455 et 1471. Dans ses *Orationes et epistolae ad Christianos principes contra Turcos*, en 1471, il exhorte le Pape à une nouvelle croisade contre les occupants musulmans. Bessarion est mondialement connu pour avoir formé "la plus importante des collections de manuscrits grecs réunis en Italie au XVe siècle".⁹⁶ Pour prévenir leur dispersion il les a légués, par acte de donation, à la Bibliothèque Marciana de Venise,⁹⁷ où ils sont toujours soigneusement conservés. Tel fut Bessarion dont la façon de parler fut de la part de Zalykis, objet de réprobation.

Comment expliquer le fait qu'au début du XIXe siècle, un jeune Zalykis est en mesure de s'autoriser à penser pouvoir sanctionner la langue d'un Bessarion? Désapprouver les byzantins faisait parti d'un climat: celui des hellénisants qui s'opposaient au monde des hellénistes.

Graecae, London: Davis, 1742, étant donné son succès éditorial, ne devait pas être rare. Les chapitres sur Emanuel Chrysoloras (pp. 12-54), celui sur Théodore Gaza (pp. 55-101), sur Jean Argyropoulos (pp. 187-210), sur Ioannis Lascaris (pp. 248-275), le chapitre sur Marco Mousouros (pp. 294-307) renferment en tant que matière première de leur biographie intellectuelle de nombreux documents attestant les réseaux politiquement importants où ces humanistes grecs d'Italie se trouvaient insérés. Concernant leurs travaux, consulter toujours Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs, aux XVe et XVIe siècles*, 4 vols, Paris: Alphonse Picard et fils, 1894.

⁹⁶ Henri Omont, *Inventaire des mss grecs et latins donnés à Saint-Marc de Venise par le Cardinal Bessarion en 1468*, Paris: Émile Bouillon, 1894, p. 1. Voir aussi Carlotta Labowsky, *Bessarion's Library and the Biblioteca Marciana: Six Early Inventories*, Rome: Edizioni di Storia e Litteratura, 1980, notamment le chapitre intitulé "Bessarion as a Collector of Books and his Library in Rome", pp. 5-22.

⁹⁷ Autorisé par le Pape Paul II, vénitien lui-même. Le choix de la Bibliothèque de Saint-Marc, plutôt que celle du monastère des Bénédictins de Saint Giorgio Maggiore de Venise, où Bessarion avait à plusieurs reprises séjourné (Omont, *Inventaire*) semble avoir été dicté par la politique relativement libérale de prêt des manuscrits que la Marciana allait pouvoir appliquer selon l'insistance même de Bessarion. *Registres de prêt* du XVe et XVIe siècles à l'appui, Henri Omont rapporte que "les intentions libérales de Bessarion relatives au prêt des manuscrits furent scrupuleusement suivies" (*ibid.*, p. 2, note 4), ce qui, bien entendu, nous laisse sceptiques. Quant à la thématique des livres imprimés de Bessarion, nous faisons état ici de leur classement, puisqu'il laisse percevoir l'immense horizon de la pensée à cette époque, dont Bessarion pourvoyait les apports en langue grecque. Les titres du classement: Bible et commentaires, Conciles et Droit Canon, Médecine, Droit civil, Mathématiques, Astronomie, Musique, Art oratoire et Littérature, Histoire, Philosophie, Poésie, Grammaires et Lexiques.

Cette ligne de clivage, partie constituante du “schisme” tend à se vérifier aujourd’hui,⁹⁸ et clarifie tout un contexte: ceux des savants qui optent pour la prononciation moderne sont les hellénistes qui ont contribué à la réhabilitation de la tradition grammairienne, lexicographique de l’ère byzantine.⁹⁹ Ceux en revanche, qui, adeptes de telle ou telle forme du néo-classicisme, optent pour la prononciation érasmienne du grec, se sont durablement trouvés ignorer dans leur système de référence l’existence même de Byzance. Dans un sens, on pourrait dire que seule la référence à la littérature byzantine signe l’appartenance “phonétique” du locuteur à tel ou tel camp.¹⁰⁰

À la fin de son texte, pour se soustraire à ce dont il est accusé, Zalykis tente, par le sceau d’une simple dénégation, de discréder la personne d’Érasme, ce qui lui permettrait, pensait-il, de se dissocier lui-même du transfert présumé au grand humaniste, source supposée de son “erreur”: “Ce n’est pas là sans doute adopter le système de prononciation imaginé au XVe siècle par Antoine Nebrisse, Espagnol, et ensuite publié par Érasme, dont *le fort n’était pas la langue grecque* [en italiques dans le texte] si l’on croit Bayle¹⁰¹ et d’autres savans [sic] capables de le juger.”

⁹⁸ Voir les entretiens des MM. Paul Géhin et Jean Irigoin à Paris, et de M. Triantafyllos Sklavenitis à Athènes, in Perraky, *Comment prononcer*.

⁹⁹ Ce travail de réhabilitation présupposait une certaine science en la pratique de ce qui fut systématisé plus tard comme la philologie comparée et la philologie historique. Concernant le grec, cette pratique est significative de la ligne de clivage, que l’on tente ici d’esquisser. Elle s’attache à retracer les particularités de la langue et prononciation byzantines à la période hellénistique (IIIe-Ie siècle avant notre ère). Les écrits des Villoison, Coray, Boissonade, Jules David, Émile Egger, Mablin, Émile Burnouf en offrent une multitude d’exemples.

¹⁰⁰ Comme la prononciation différenciée du mot “schibboleth” qui dévoile l’appartenance à tel ou tel camp; voir Jacques Derrida, *Schibboleth*, Paris: Galilée, 1986, *passim*.

¹⁰¹ Zalykis se réfère ici à l’œuvre de Pierre Bayle (1647-1706), *Le dictionnaire historique et critique*, qui a connu maintes éditions et réimpressions (1e édition, Rotterdam: R. Leers, 1697, 4 vols in-fol.), Genève: Slatkine Reprints, 1969. Le passage évoqué par Zalykis: “On auroit eu plus de raison si l’on avoit dit qu’Érasme était accusé de n’avoir eu qu’une connaissance très-petite de la langue Grecque et d’avoir écrit trop à la hâte une bonne partie de ce qu’il faisoit imprimer.” Et en notes: a) extr.: “il avait une connaissance assez superficielle et assez imparfaite de la langue grecque” (Baillet); b) extr.: “Le célèbre Marianus Victorius, qui nous a donné le Saint-Jérôme, alloit encore plus loin et il disoit qu’Érasme ne sçavoit point du tout cette langue” (Baillet); c) “l’Abbé de Billy affirme sérieusement que dans la version qu’Érasme a faite de huit *Homélies* de Saint Crysostome, il y a trouvé plus de cent-cinquante erreurs très-grossières [...] et il est contraint de conter [sic] par myriade les bêvues qui se rencontrent en la traduction entière des Homélie sur Saint Paul” (Girac). Pierre Bayle, français installé en Hollande, depuis la révocation de

Message implicite: comment voulez-vous que je sois érasmien, puisque, cela se sait, Érasme était loin d'être un helléniste, et il n'était même pas lui-même à l'origine de la nouvelle prononciation, composée au XVe siècle par Nebrisse?

V. Tradition latine versus tradition grecque. Le choix de Zalykis

La tradition latine de prononciation

Si l'on cherche les origines de la prononciation érasmienne, il faut considérer bien entendu toute la production littéraire de son temps.¹⁰² Plus particulièrement, elles sont à retracer dans la pratique des humanistes italiens qui avaient entrepris le classement de l'orthographe latine en recherchant des règles chez les grammairiens anciens,¹⁰³ dont on imprime de ce fait les travaux pendant toute la Renaissance. La codification de l'italien reste longtemps au premier plan. De multiples études en résultent,¹⁰⁴ et puis un courant se forme, auquel Érasme se joint avec la parution de son *Dialogus* en 1528: l'année après le sac de Rome par Charles Quint, qui va marquer la fin de la convergence polyvalente du mouvement humaniste. Ce *Dialogus* d'Érasme vient donc dans une période frontière, marquée par l'écroulement radical des formes

l'Édit de Nantes, est un précurseur du rationalisme et annonce le siècle des Lumières. Son *Dictionnaire* avait servi de modèle à l'*Encyclopédie*. Il est à remarquer que le premier volume d'une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Bayle, paru en 1820 à Paris, est annoncé dans la très importante revue grecque de Vienne, *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος* 7 (1821), pp. 227-228. Il s'agit en effet d'une nouvelle synthèse du *Dictionnaire historique et critique*, "augmentée de notes extraites de Chaufepié, Joly, La Monnoie, Leduchat, Leclerc, Marchand" publiée par Adrien Beuchot (1777-1851), Paris: Desoer, 1820-1824, 16 vols in-8.

¹⁰² Peter G. Bietenholz, *Contemporaries of Erasmus: A Biographical Register of the Renaissance and Reformation*, 3 vols, Toronto: University of Toronto Press, 1985-1987.

¹⁰³ Voir l'excellente introduction de Maria Cytowska (éd.), *Opera Omnia. Desiderii Erasmi Roterdodami* (1,4), sous le patronage de l'Union Académique Internationale et de l'Académie Royale Néerlandaise des Sciences et des Sciences Humaines, Amsterdam: North-Holland Publishing Company, 1973, p. 95.

¹⁰⁴ Par les travaux notamment des Gasparino da Barzizza, *Orthographia*, Paris 1471; Tortellius Aretinus, *Orthographia*, Rome 1471; Guarino da Verona, *Ars diphthongandi*, Basle 1478; G. Pontanus, *De aspiratione*, Naples 1481; Antonius de Nebrija, *Ars grammatica*, Salamanca 1481; Chr. Scarpa, *Orthographia*, Lyon 1493; G. Valla, *De expetendis et fugiendis rebus*, Venise 1501; J. I. Despautère, professeur à Louvain, *Orthographia*, 1506; et surtout H. Bebelius, le professeur à Tübingen, correspondant d'Érasme, *Commentaria de abusione linguae Latinae*, ainsi que *De orthographia*, Strasbourg 1513. Ces textes pour autant ne présentent pas des propositions pédagogiques. Sur leurs particularités, voir la belle description de Cytowska (éd.), *Opera*.

connues de la pensée. Comment retenir à cette époque ce qui fut, autrement qu'en hypostasiant la lettre de l'Antiquité érigée en valeur immuable?

Raison supplémentaire, au temps d'Érasme, de se référer aux grammairiens romains, tel Terentianus et Victorinus, mais majoritairement à Quintilien.¹⁰⁵ Pédagogue et écrivain avisé, Quintilien ne comprend pourtant pas, dit son biographe, que les véritables causes du déclin de l'éloquence qu'il déplore, ne tiennent ni aux orateurs eux-mêmes ni aux défauts de leur éducation, mais bien aux changements intervenus dans la vie politique et sociale de la Rome impériale.¹⁰⁶ Et chacun des lecteurs peut s'apercevoir aisément aujourd'hui que pour ce travail sur la prononciation, Érasme s'inspire directement de Quintilien.¹⁰⁷

Zalykis, dans son souci de la restauration du grec ancien,¹⁰⁸ intègre la résonance latine, érasmienne, "quintilienne", de sa diction, selon laquelle l'on doit lire ce que l'on écrit.¹⁰⁹ L'argumentaire de Zalykis peut se synthétiser comme suit: la fréquence des homonymies est le signe des défaillances du grec moderne à consister comme langue à caractère national, la clarté acoustique étant préalable à la clarté des mots, des notions et des concepts. Les mesures pour y remédier passent par le rétablissement, dans le grec parlé, de la prononciation

¹⁰⁵ Quintilien, *Le siècle après J.-C.*, auteur, entre autres, du traité *Causes de la corruption de l'éloquence* (*De causis corruptae eloquentiae*), repris dans *Institutio Oratoria*, dans lequel il n'hésite pas à condamner sévèrement les travers du style contemporain de la rhétorique. Il prône le retour au classicisme et vole un véritable culte à Cicéron, lequel cependant n'a pu manquer de subir dans sa langue, affirme Quintilien, l'influence des habitudes et des modes de son temps. Voir l'excellent article dans *l'Encyclopédie universalis*, de Marcel Bénabou.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ Dans les termes de Cytowska: "On trouve dans la première partie du *De pronuntiatione* les thèses élargies et dûment actualisées d'*Institutio Oratoria* 1-3 de Quintilien. La seconde partie du *De pronuntiatione* d'Érasme commente la plupart des questions esquissées par Quintilien dans *Inst. I*, 4-7, bien qu'il ne manque pas dans l'œuvre de l'humaniste hollandais de références à d'autres déclarations de Quintilien." Cytowska (éd.), *Opera*, p. 7. Voir la traduction française de Quintilien, *Institution oratoire*, par Jean Cousin, Paris: Les Belles Lettres, 1975.

¹⁰⁸ Dureau de la Malle lui répond: "La restauration de la langue dans son antique splendeur, constitue la chimère la plus brillante qu'un ami des Lettres peut se créer"; compte-rendu, *op. cit.*

¹⁰⁹ "Rien dans l'histoire de la langue grecque, n'autorisait à prononcer séparément toutes les lettres dont un mot se compose. Si un homme étranger à la France disait *boéuf* pour bœuf [...] nous l'accablerions des épithètes les plus malsonnantes." Burnouf, "La prononciation du grec", p. 620.

ancienne.¹¹⁰ Atteindre la densité de la pensée des anciens présuppose d'imiter leur système vocal, connu par les remarques des grammairiens:

Les nuances qui distinguaient autrefois le son de l'E de celui de AI, et le son de H de celui de I, se confondent aujourd'hui [...].¹¹¹

L'H est une lettre composée de deux EE disent les grammairiens.¹¹²

Ceux qui connaissent bien la théorie des contractions, justifieront facilement cette assertion. Les latins désignaient l'H grec par un E [...] et ont constamment remplacé les I des diphthongues par un -E.

À quel point de vue, à quel camp cette description profite-t-elle? N'est-ce pas là, à l'instar de Quintilien, le cheval de bataille d'Érasme lui-même?

¹¹⁰ Zalykis ne raisonne pas en termes de convention pédagogique. Il identifie la prononciation érasmienne à la prononciation ancienne. Il fait partie du courant des hellénisants selon lesquels la prononciation grecque des temps classiques est objet d'une connaissance positive. Ceci le pousse à paraître plus royaliste que le roi. La bataille à l'Université de Paris ne portait que sur la lecture, la dictée des textes classiques, non pas sur la langue parlée. Et puis, comme le soulignait Jean Irigoin, "expliquer à des élèves quelle pouvait être la prononciation des diverses lettres grecques au temps des anciens est une chose, condamner la prononciation courante apprise dans la descendance des lignées parentales en est une autre." Voir J. Irigoin, entretien, dans Perraky, *Comment prononcer*.

¹¹¹ Concernant cette question centrale au débat "pour ou contre l'érasmienne", lisons l'intervention magistrale d'Antoine Meillet, *Aperçu d'une histoire*: "Le grec moderne n'a pas de voyelles longues ou brèves par elle-même [...]" (p. 282) et "le rythme de la langue s'est donc transformé [...]. Ce n'est pas une singularité du grec: les anciennes oppositions de brèves et de longues et le rythme quantitatif ont disparu plus ou moins tôt dans toutes les langues indo-européennes; seul aujourd'hui le groupe letto-lituaniens, et en particulier le lituanien, en donne une idée quelque peu exacte." (p. 284).

¹¹² Prononcer la lettre H en E est le code de la lecture érasmienne de l'alphabet. Les non-érasmiens comme les Grecs aujourd'hui lisent la lettre H en I, d'où le fameux "Iotacistes contre Itacistes". Dans le débat où la forme d'une lettre indiquerait sa prononciation, "les grammairiens" se distinguent selon la tradition latine ou grecque. Dans ce deuxième cas, "le H est composé de deux II, auxquels une ligne verticale se joint plus tard, pour les tenir unifiés", dit Athénée se référant à Euripide (X, p. 454), tel que cité dans Anastasius Comes a Lunzi, *De pronunciatione linguae graecae*, Berlin 1864 (thèse de 178 pages sur le débat en Allemagne, écrite en un latin inhabituel et démunie des signes de ponctuation). Théodore le Grammairien pense comme Athénée: "Le -H se fait de deux II, que Simonide aurait réunis par une barre", tel que cité dans M. R. Rangabé, "Remarques sur la prononciation du grec", *Annuaire de l'Association des Études Grecques* (1873), pp. 114-132, ici p. 122. À consulter toujours sur ce sujet, Herbert Weir Smyth, *The Reduction of EI to I in Homer*, Baltimore: Isaac Friedenwald, 1886, reprinted from the *American Journal of Philology* 6/4 (1885), notamment pp. 28-32.

Justement, lire les sons de la langue grecque par des caractères latins, revient à “fixer” la phonétique grecque par l’alphabet latin.

La tradition grecque de prononciation

Et le paradoxe demeure: pourquoi Zalykis s’inscrit-il dans la tradition latine plutôt que dans la tradition grecque des grammairiens? Leurs perspectives n’étaient pas les mêmes. Denys de Thrace, disciple d’Aristarque,¹¹³ l’auteur du premier manuel de grammaire, qui a servi de livre de référence pour l’enseignement du grec pendant treize siècles, “ne donne aucune indication phonétique articulatoire”,¹¹⁴ tout comme Aristote d’ailleurs, qui constate que “les éléments diffèrent entre eux par les formes que prend la bouche et par les lieux d’articulation”.¹¹⁵ Puisqu’il est impossible selon Denys de Thrace, de prescrire par écrit la réalisation d’un son vocal, alors “il n’a pas envisagé d’expliquer comment se prononçaient les lettres, le plus efficace étant encore de les faire répéter par le maître”,¹¹⁶ l’argument même de Boissonade, la perspective des philologues philhellènes, le principe fondateur de l’Académie Française, laquelle comme corps collectif –il faut le rappeler– a toujours tenu à s’opposer à l’idéal atemporel de l’immuabilité langagièrre.¹¹⁷

¹¹³ Aristarque de Samothrace (v. 220-143 av. J.-C.), grammairien, fut le pionnier de l’étude rigoureuse des textes homériques. Disciple d’Aristophane de Byzance (Constantinople v. 257–Alexandrie v. 180), il fonde à Alexandrie une école critique (école des Aristarchéens) et dirige la célèbre bibliothèque de la ville. En collaboration avec son maître, il constitue le *Canon alexandrin*, liste des auteurs grecs jugés les plus remarquables pour la pureté de leur langue. On le voit bien, le critère de “pureté” nous vient de loin et des souches grecques. Le *Canon* a aidé à préserver les auteurs classiques qu’il contient mais de ce fait a également plongé dans l’oubli les auteurs qui n’y figurent pas, qualifiés de mineurs, et qui auraient pourtant présenté beaucoup d’intérêt, y compris pour l’expression de la non-pureté justement de leurs écrits.

¹¹⁴ *La Grammaire de Denys de Thrace*, traduite et annotée par J. Lallot, Paris: CNRS, 1989, p. 19.

¹¹⁵ Aristote, *Poétique*, 1456b 31; Lallot, *La Grammaire*.

¹¹⁶ *Ibid.* Voir aussi la démarche de Jean Schneider, *Les traités orthographiques grecs antiques et byzantines*, coll. Lingua Patrum III, Paris: CNRS, 2000. Ainsi que la belle étude d’Alain Ballabriga, “Philhellénisme et prononciation du grec. À propos de la Dissertation sur la prononciation grecque de Fleury de Lécluse”, *Anabases* 3 (2006), pp. 57-77.

¹¹⁷ Les options de l’Académie Française sur cette question, sont ici illustrées par deux exemples: préface à la troisième édition (1740): “Le *Dictionnaire de l’Académie* a pour principe général de ne pas préciser la prononciation”; et préface à la quatrième édition du *Dictionnaire de l’Académie Française* (1762): “Il est comme impossible que dans une langue vivante, la prononciation des mots reste toujours la même. [...] Dès qu’une nouvelle

VI. Conclusion

L'image du schisme dans un seul volume. Destins éditoriaux de la Préface

Quel fut le destin éditorial de la *Préface*? Concernant sa reproduction, la situation fut la suivante: quand en 1815, à Venise, Spyridon Vlantis¹¹⁸ réédite le dictionnaire de Zalykis, il supprime complètement sa *Préface* objet de litige. Cela s'est avéré définitif: le *Discours préliminaire* de Zalykis ne fut plus jamais réédité, y compris en 1837, quand à Athènes, Andreas Koromilas, qui a gardé presque intact le corpus lexicographique de 1809, supprime lui aussi le texte de la *Prodiathesis*, sans mention aucune de sa première existence. Seule l'édition de 1809, donc, renfermerait dans son volume le *print* de la pensée de Zalykis, exprimée en grec. A une exception près; celle non pas d'une réédition mais d'une réimpression, en 1821 qui, par un curieux hasard éditorial, réalise l'assemblage en un seul volume des deux traditions contrastées. En effet sous la même reliure et sous le titre unifié “*Grec moderne*”, *David, Zalikoglou*¹¹⁹ se trouvent insérés ensemble à la fois le *Dictionnaire françois-grec* de Zalykis et la *Méthode pour étudier la langue grecque moderne* de Jules David.¹²⁰ Il s'agit

manière de prononcer un mot s'est généralement établie, on est obligé de se conformer à l'usage reçu. On mériterait des reproches, si l'on s'obstinoit à conserver la prononciation qui a vieilli.” Voir Vivi Perraky, “Les éditions du Dictionnaire de l'Académie Française (1694-1798). Une prise de position fondamentale face au modèle néoclassique de la langue”, *XIIème Congrès International des Lumières*, Montpellier, 8-15 juillet 2007. Et *European Journal* (2008) (à paraître).

¹¹⁸ La biographie de Spyridon Vlantis (1765-1830), qui fut traducteur, éditeur et maître de l'enseignement public et privé du grec en Italie, nous est donnée par Triantafyllos Sklavenitis, *Θησαυρόσματα* 34 (2004), pp. 421-446 et 12 plaquettes.

¹¹⁹ “*Grec moderne*”, *David, Zalikoglou*, qui rassemble sous la même reliure le *Dictionnaire françois-grec* (même édition que 1809) publié en un seul volume avec l'ouvrage de Jules David, *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*, Paris: Lequin, 1821; 2e édition, “revue, corrigée et augmentée”, Paris: Bobée & Hingray, Srs de Th. Barrois, 1827.

¹²⁰ Claude-Louis-Jules David (1783-1854) est le fils du peintre Jacques-Louis David (1748-1825). L'un des premiers philhellènes français. *L'Appel aux nations en faveur des Grecs*, Paris: Les Marchands de Nouveautés, 1821, est signé *David fils*. Il a essayé d'attirer l'intérêt de l'opinion européenne sur la cause grecque par la littérature hellénique moderne, dans la tradition savante inaugurée en 1802 par Villoison. Entré jeune dans l'administration, il a suivi sous Napoléon une carrière diplomatique. Jules David est aussi l'auteur de *Parallèle sommaire des langues grecques ancienne et moderne*, Paris: Eberhart, 1820, dont les *Prolégomènes*, texte rédigé dans une finesse rare du grec moderne, présente un aperçu historique considérable de l'évolution de la langue. Il termine par des remarques sur les commentaires d'Eustathe sur Homère en soulignant l'importance pour l'enquête philologique (la thèse aussi de B. Hase, 1816) de la démarche qui consiste à juxtaposer les

d'une grammaire du grec moderne, faite en dehors et par opposition à la construction érasmienne, à la perception atemporelle de la langue.¹²¹

Cette mise en parallèle, dans les pages du même volume, rend édifiant le rapprochement qui vise à mesurer ici les contours mutuels des deux camps, l'émergence –à partir de la prononciation du grec– de deux traditions distinctes et contrastées définissant l'écart qui a longtemps désigné en France la différence de positions, de désirs, d'horizons entre hellénistes et hellénisants.

L'usage politique de la prononciation du grec sous le Premier Empire

Dans la première partie de cet article, nous avons été amené à établir que Grégoire Zalykis était né en 1782. C'est la date à laquelle Coray se mettait en route de Smyrne pour Montpellier. Si Zalykis en 1809 avait 27 ans, Coray, né en 1748, en avait 61. L'âge était la moindre de leurs différences. Appartenant à des courants de pensée divergents, ces deux Grecs de Paris se sont opposés violemment et sourdement sur les questions de la langue grecque et de l'usage politique, stratégique même de sa prononciation. Coray: "Je ne sais, ni ne m'intéresse à savoir comment Isocrate, Platon ou Démosthène prononçaient.

deux langues dans un horizon philosophique. Il reviendrait à Coray, dit Jules David, d'être le digne continuateur d'Eustathe (p. 7). Mais les frères et disciples de Destutt de Tracy ne trouveront pas bon accueil, "les Idéologues sont des empiristes, et cette tradition n'a jamais eu sa place dans les universités françaises au XIXe siècle", selon Gusdorf, qui parle des Idéologues en termes de "mystère de la génération perdue". Phénomène qui ne reste pas sans parenté avec le triste avenir, sinon l'oubli des enjeux du "schisme". Voir Georges Gusdorf, *La conscience révolutionnaire. Les idéologues, les sciences humaines et la pensée occidentale*, Vol. VIII, Paris: Payot, 1978, pp. 21-22. Quant à la vie personnelle –toujours importante et souvent négligée– de Jules David à Smyrne, Trieste, Rome et Paris, nous trouvons des sources nouvelles ainsi qu'une très juste reconsideration de l'importance de son œuvre dans Jean Caravolas, "L'helléniste français Jules David (1783-1854)", *The Historical Review / La Revue Historique* 2 (2005), pp. 129-151.

¹²¹ Nous allons nous arrêter, certes, à la "Table de prononciation" de la *Méthode* (1821) qui est uniquement celle de la langue moderne. La prononciation se définit comme suit: le e, comme notre e ouvert; le ita, le iota, le ypsilon, comme notre -i; l'omicron et l'oméga comme notre o fermé. Nous allons noter aussi le passage où David parle de ces voyageurs en Grèce, lesquels, plutôt que s'appliquer à apprendre la nouvelle langue, se mettent, pour justifier leur ouïe non exercée, à diffamer la langue du pays comme incompréhensible. Est-ce que les Allemands actuels parlent la langue de leur Moyen Âge? pourrait-on rétorquer aujourd'hui.

Et quand je défends la prononciation grecque actuelle, je ne dis pas que nous prononçons de la même façon qu'eux prononçaient [...].”¹²²

En réalité, la question dans cette première partie du XIX^e siècle n'était pas de savoir comment les anciens prononçaient. Si cette langue est pensée dans son évolution globale, comme toutes les autres, comment supposer possible le maintien d'une prononciation identique traversant les siècles?¹²³ Et de quelle place allouer un système phonétique extérieur au déroulement intérieur des formes successives d'une langue, comme toutes les autres, toujours en pleine formation? Aucune autre langue ne fut l'objet d'un tel *a priori*. Qui aurait osé penser faire prononcer la langue de Shakespeare autrement que les britanniques eux-mêmes, les citoyens de la plus grande puissance de l'époque? Encore, la question n'était guère d'ordre grammatical. Elle était d'ordre politique. Si la Grèce fut “officiellement” dépossédée de la sonorité de ses lettres, ceci est inextricablement lié à la non-existence étatique de cette nation, depuis au moins 1453, et à la conséquente présomption de sa disparition définitive.¹²⁴ C'est à cette doxa sous-jacente que les philologues

¹²² Coray, *Προλεγόμενα*, p. 305. Remarquons que Coray et Mablin se situent exactement dans le même registre. Mablin: “[...] et il ne tient qu'à nous de lire les vers d'Homère, comme les lisait Bessarion, Eustathe, Photius, Jean Chrysostome, ou de donner la préférence à une manière de prononcer inventée en Occident, dans le XVI^e siècle, laquelle, si la bonne prononciation est réellement perdue, pourrait bien en être aussi éloignée que celle des Grecs d'aujourd'hui”; compte-rendu, *op. cit.*

¹²³ L'Abbé Ragon, *De la pronunciation*, p. 3: “Est-ce que nous prononçons le français comme du temps de Charlemagne, de Saint-Louis, ou même de Louis XIV”? Et Émile Egger, “De la prononciation du grec ancien et du grec moderne”, Appendice, in *L'hellenisme*, p. 464: “La prononciation ancienne, en admettant qu'il ait existé, à l'âge classique, une seule prononciation dans toute la Grèce, ne pourrait être retrouvée par les moyens dont nous disposons. Mais cette prononciation que l'on cherche n'a jamais existé. Les inscriptions et les témoignages des grammairiens montrent également la variété des dialectes et des prononciations chez les divers peuples helléniques; dès l'antiquité, l'usage avait maintes fois changé chez ces peuples eux-mêmes. Platon, dans le *Cratyle*, fait dire par Socrate à Hermogène: ‘Tu sais que nos ancêtres faisaient un grand usage des lettres iota et delta, ce qu'on remarque encore dans la langage des femmes, qui conservent plus que nous l'ancienne tradition; tandis qu'aujourd'hui nous substituons l'epsilon ou l'ita, au iota et le zita au delta, parce que ces lettres nous paraissent avoir plus de noblesse.’” Et Egger conclut: “Si le grec avait subi de telles modifications au temps de Platon, quels changements n'ont pas dû s'opérer depuis Platon jusqu'à nos jours!”

¹²⁴ G. N. Chatzidakis, “Περὶ τῆς προφοράς τῆς ἀρχαίας γλώσσης” [Sur la prononciation de la langue ancienne], *Αρμονία* 12 (1901), p. 546: “Η επινόησις τῆς ερασμιακής προφοράς προήλθε κυρίως εκ τῆς ταπεινώσεως του ημετέρου έθνους και εκ τῆς πεπλανημένης δοξασίας περί του θανάτου αυτού.” Sur cette question voir Egger, “Le grec est-il mort? Est-

“schismatiques”, avaient à faire face, pour en renverser la portée. Même si “la langue grecque s'est conservée plus long-tems qu'aucune autre, malgré les révolutions qui sont arrivées dans le pays des peuples qui la parloient” – selon les dires de l'*Encyclopédie*– ces savants devaient sans relâche rétablir les signes, la preuve que la continuité du grec fut possible grâce au maintien de sa prononciation.¹²⁵ Si la philologie, du point de vue de sa science fait place à la langue actuellement parlée, du même geste une place se fait, symboliquement (et qui dérogerait à la force performative de la symbolisation?) à la nation de ceux qui la parlent.

L'enjeu était immense, car il portait, bien avant 1821, sur la transmission du grec, en fonction de sa perspective politique. La question paraissait alors incontournable: comment associer à l'immense essor des Lettres grecques en Occident, les Grecs d'aujourd'hui, les héritiers naturels de cette langue multiséculaire? Ceci allait pouvoir procurer de grands avantages à la science philologique, l'étude critique et la correction des textes de l'Antiquité et du Moyen Âge. Adamant Coray, n'en était-il pas et pendant 40 ans, l'exemple emblématique dans toute l'Europe?

Mais la tension institutionnelle, la polémique au sein de l'Université de Paris, exigeaient une stratégie marquée d'une énonciation prudente, mesurée, faite de mille précautions oratoires. C'est en cela que la mise en relief des écrits sur l'acte de prononcer (tels les trois comptes-rendus dans la presse) est d'une importance fondamentale pour l'étude de cette conjoncture nouvelle de l'hellénisme en acte.

Dira-t-on jamais assez par quelle force de conviction, par quel travail acharné, par quelle ténacité et quel courage ces hellénistes français au commencement du XIXe siècle, ces grands philologues européens, ont soutenu, promulgué, écrit, expliqué, avant 1821, que le grec moderne restait dans la continuité toujours porteur de son renouvellement: la condition *sine qua non* d'une considération politique des pays d'une “Grèce” à la fois obscure et idéalisée.

il mourant?” in *id.*, *La tradition*, pp. 301-307. Voir aussi Burnouf (*La pronunciation*, pp. 626-630), montre par une rétrospective érudite que la mort présumée du grec a souvent fonctionné comme facteur légitimant le système érasmien dans la didactique malsonnante de cette langue.

¹²⁵ “N'est-il pas évident, par l'exemple des autres langues, que cette conservation du grec à travers les siècles et malgré le malheur des temps est liée au maintien de la prononciation? Si les lettres avaient changé de valeur, les Hellènes auraient, comme les Français, les Italiens, les Espagnols, constitué une ou plusieurs langues nouvelles”, Burnouf, *La pronunciation*, p. 629.

Zalykis n'était pas sans faire sienne la cause de la Grèce,¹²⁶ mais il ne savait pas comment rendre, du moins par l'intermédiaire des Lettres, cet amour "utile" à son pays. Il était sujet à un zèle inexpérimenté, excessif de patriotisme: dans son périmètre perceptif, la prononciation érasmienne devait assigner à la Grèce une bonne place du côté de l'Occident plutôt que de l'Orient. Egger, ne disait pas lui-même, "la prononciation orientale du grec"?¹²⁷

En voulant corriger structure, grammaire et prononciation des Grecs de la Grèce, Zalykis pensait-il vraiment pouvoir intervenir dans ce mouvement "sans règles", soumis à la dynamique d'une langue qui, comme toutes les autres, ne cesse jamais de se reconstruire et se re-fabriquer?

Mais peut-on réellement mesurer, peut-on raconter l'impasse personnelle de Zalykis, due aux tensions sociales, qui ont généré ses positions sur la langue?

"En racontant une histoire, l'historien répond à une nécessité qui naît d'une qualité particulière de la réalité historique."¹²⁸

Maison des Sciences de l'Homme, Paris

¹²⁶ Selon une hypothèse vraisemblable mais mal documentée, "Zalykis était Franc-Maçon" (Pierre Echinard, *Grecs et philhellènes à Marseille de la révolution à l'indépendance de la Grèce*, Marseille 1973, pp. 130-131; et Tzatzios, "Ο Μακεδών", pp. 91-95). En opposition à la période révolutionnaire et à celle, plus tard de la Restauration, les activités maçonniques sous le Premier Empire sont politiquement et financièrement soutenues par l'État. Le rapprochement entre l'administration française, les notables locaux et les "frères" des autres pays, s'opère pour beaucoup par l'intermédiaire des loges. Pour cette période, une source inestimable d'information, le *Fichier Bossu*, déposé après la IIème Guerre Mondiale à la Bibliothèque Nationale de France, sous le nom de "Fonds Maçonnique", ne contient aucune fiche, ni sur "Zalykis" avec toutes ses variations que nous avons recensées, ni sur "Hôtel Hellénophone", loge sans doute paramaçonnique dont Zalykis fut, selon les mêmes sources, le secrétaire. La fondation de cette *Hôtellerie* en 1809 (Echinard, *Grecs*; Tzatzios, p. 91) et la parution du dictionnaire de Zalykis en mars 1809, se télescopent chronologiquement. Est-ce que l'un serait le support symbolique de l'autre?

¹²⁷ Egger, *La tradition*; voir le syntagme, p. 303. Et *id.*, "De la prononciation", *passim*.

¹²⁸ Siegfried Kracauer, *L'histoire. Des avant-dernières choses*, Paris: Stock, 2006, pp. 21-22 et 88.